

**FNA 1392 - La
parole - Michael
Clifden**

Michael Clifden

VISIT...

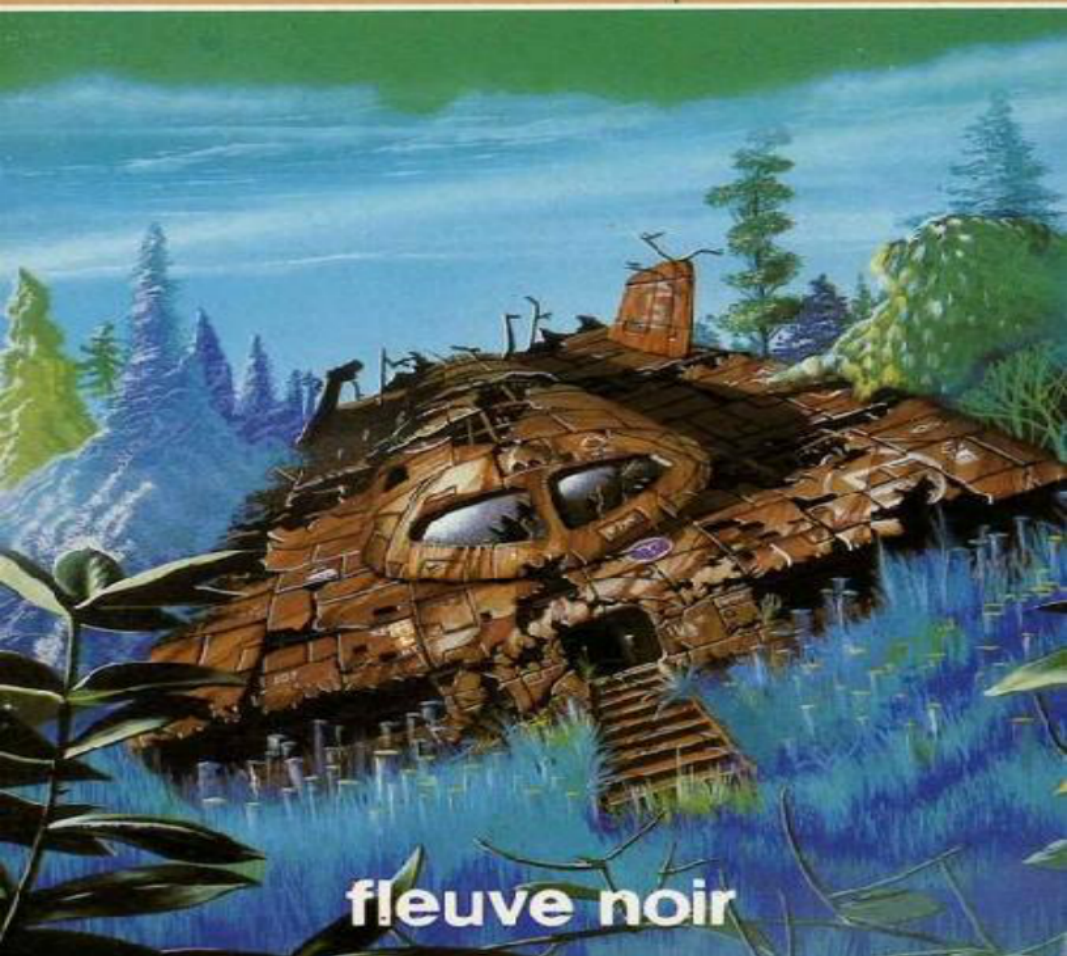
LANZAROTE
Caliente.com

ANTICIPATION

MICHAËL CLIFDEN

LES HOMMES-VECTEURS

Adonai - 2



MICHAEL CLIFDEN

LES HOMMES-VECTEURS

(Adonäi 2)

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière– Paris-VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1985 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN : 2-265-03044-9

Adonai est un être supérieur de la catégorie des Plus de la Métropole, civilisation avancée de l'ancienne Europe occidentale. Pour déjouer un complot ourdi contre lui par son beau-père Sédécias, il s'est rendu en Irlande, maintenant nommée Chernoviz. Là, il a appris de la bouche des Survivants, tout droit sortis des Ténèbres du Canal Calédonien, qu'il était la Délivrance, le Celte Noir annoncé par les textes sacrés du Grand Livre, le futur époux de Rose-Hardie, la belle Survivante, sa promise.

Il a libéré la Métropole de la dictature du Grand Plus, livré Chernoviz à la sauvagerie des Moins puis, à bord de dix-huit vaisseaux spatiaux, il s'est envolé avec les Survivants vers les Terres Bleues de l'Asiasie, paradis mythique de la mémoire collective des Plus.

À Georges DELETRE.

PREMIÈRE PARTIE

LE PARADIS ?

CHAPITRE PREMIER

Peu à peu, le jour se fit. Pas vraiment le jour, mais la clarté dans la partie évasée de l'entonnoir qui allait en s'élargissant. Les dix-huit vaisseaux sortaient de l'obscurité fluorescente du couloir magnétique qui les avait menés de la Métropole, dans l'hémisphère Nord, aux Terres Bleues de l'Asiasie, aux antipodes de Chernoviz, dans l'hémisphère Sud.

Les Survivants, abrutis par la vitesse et l'air pauvre des vaisseaux, s'éveillèrent et bientôt, dans chaque navire, une foule ébahie se pressa contre les hublots.

Adonaï lui-même, aux commandes du vaisseau amiral, était émerveillé. L'entonnoir éclata soudain et il n'y eut plus que le ciel et la mer, une immensité bleue et verte extraordinairement lumineuse piquetée d'îlots d'un vert plus sombre ourlés de lèvres claires – les plages dans les lagons.

La flotte descendit à cinq mille pieds et, aux ordres du vaisseau amiral dont l'ordinateur afficha une vitesse de cent milles à l'heure, ralentit sa marche. Adonaï régla les téléobjectifs et sur l'écran de l'Image de bord commencèrent à défiler des paysages de rêve. Des paysages dont les Survivants n'auraient même pas osé rêver dans les profondeurs empoisonnées du Canal Calédonien.

Rose-Hardie se pencha sur l'épaule d'Adonaï.

— Des arbres, des fleurs, murmura-t-elle, cela était donc vrai ?

— Tu ne me croyais donc pas, Rose-Hardie ? dit Adonaï.

— Tout est tellement incroyable, Adonaï. Il y a seulement quelques jours notre peuple était sous terre, il y a seulement quelques heures nous quittons Chernoviz, mise à feu et à sang, et la Métropole détruite, et maintenant...

— Nous avons atteint les Terres Bleues, conclut Adonaï en attirant la jeune fille tout contre lui.

— Je ne vois pas d'humains sur ton Image, s'inquiéta Elam, le père de Rose-Hardie.

— Les Terres Bleues sont très peu peuplées, Elam. C'est un ensemble de milliers d'îlots, dont certains ne sont pas plus grands que notre vaisseau. Mais nous n'allons pas tarder à toucher l'île de Garnig, la capitale où nous trouverons des hommes et des femmes. Je ne puis t'en dire plus, Elam, car je ne sais rien d'autre. Rien ou si peu... Le Grand Plus nous tenait dans l'ignorance et l'ordinateur...

Adonaï s'arrêta de parler. Elam, Rose-Hardie et les autres Survivants étaient imperméables à ses explications. Ils croyaient au miracle :

miracle d'être sortis de l'ombre et de découvrir des terres vierges, mais ils ne pourraient admettre qu'Adonaï, dont ils chantaient la toute-puissance, avait été tenu, comme les autres Métropolitains, dans l'ignorance du reste du monde qui se limitait pour eux à l'Europe occidentale et à ces Terres Bleues, deux petits cercles sur la surface du globe reliés entre eux par ce couloir programmé qu'ils avaient suivi.

Mais combien de terres restait-il à découvrir ? Grâce à sa culture de Plus, Adonaï connaissait des mots : Amériques, Afrique, Asie, Arctique, Antarctique...

Adonaï fut pris d'une sorte d'ivresse, de vertige face à cet inconnu. L'Inconnu le resterait-il s'ils trouvaient dans les Terres Bleues le havre tant espéré ?

Le Grand Livre d'Elam ne disait rien à ce sujet...

Il fut tiré de sa rêverie par le cri de Rose-Hardie.

— Adonaï, une grande île !

Une ligne verte s'empara de l'horizon et vint très vite à la rencontre des vaisseaux qui, initialement programmés pour aboutir là, réduisirent encore leur vitesse.

— Garnig, Rose-Hardie, le terme de notre voyage...

Par l'Image reliant les vaisseaux, les autres Survivants entendirent Adonaï et, en signe d'allégresse, entonnèrent le chant de Newheaven. Une inquiétude prémonitoire empêcha Adonaï de partager pleinement leur joie. Il n'arrivait pas à croire que Garnig était la Terre Promise. Il le souhaitait de toutes ses forces mais une étrange retenue ternissait son enthousiasme.

— Tu es fou, se dit-il, et il accepta sans réticence les baisers de Rose-Hardie.

— Comment sont les hommes et les femmes de ces Terres Bleues ? demanda Elam.

Adonaï se dégagea de l'étreinte de Rose-Hardie.

— Je n'en sais pas plus que toi, Elam...

Il s'efforça de sourire et, afin de cacher son trouble, s'enferma dans le silence et se consacra aux manœuvres d'atterrissage.

CHAPITRE II

Ancrée sur les hauts-fonds de coraux, l'île de Garnig était un gigantesque demi-ove dont la chevelure verte et mousseuse moutonnait dès la fin de l'arc de cercle étroit de sable fin, engloutissait les vallées et s'éclaircissait, pour disparaître complètement aux sommets, sur les flancs des montagnes intérieures. De l'autre côté de l'île, là où ne soufflaient jamais les vents, une jungle épaisse épousait dans la mangrove l'impénétrable forêt des rhizophores englués dans une vase épaisse qui soufflait à marée basse ses relents putrides.

Les vaisseaux se posèrent sur la plage, du côté sous le vent, où le sable était immaculé et les coraux cristallins. Le terrain était désert et l'éclat des couleurs avait pour Adonaï qui sortait de la Métropole ultra-urbanisée, et encore plus pour les Survivants récents vainqueurs des ténèbres, un aspect angoissant. Et la ligne sombre, noire par rapport à la luminosité de la plage, de la forêt proche, était menaçante.

— Que les Survivants attendent mon ordre, dit Adonaï.

Les ailes du vaisseau amiral s'ouvrirent, l'échelle se déploya et Adonaï posa le pied sur le sable chaud. L'air était à la fois tiède et frais. La mer crissait en venant mourir sur l'île et des chants d'oiseaux remplissaient la forêt.

Il n'y avait pas âme qui vive.

Rose-Hardie et Elam rejoignirent Adonaï en clignant des yeux. Ils marchèrent vers les autres vaisseaux et firent signe aux Survivants de descendre.

Les jeunes gens – filles et garçons – furent les plus téméraires. Tout d'abord réservés, allant à pas prudents et maladroits, ils se mirent à courir et roulèrent bientôt dans le sable en poussant des cris de surprise et de joie. Voyant cela, les mères et les enfants, précédés par les hommes, quittèrent les vaisseaux en se poussant du coude, en se congratulant, ne pouvant dominer plus longtemps les rires fous et les embrassades collectives.

Rose-Hardie avait couru jusqu'à la mer et, la tunique retroussée, baignait ses jambes blanches.

— Elle est chaude, Adonaï ! l'eau est chaude !

Elle revint enlacer son amant qui l'entraîna à l'écart du groupe, à mi-chemin des vaisseaux et de la forêt.

— Les Terres Bleues sont-elles désertes ? demanda Rose-Hardie.

— Que vois-tu dans cette forêt, Rose-Hardie ?

— Mais... des arbres ! dit-elle en riant.
— Des arbres et des humains, Rose-Hardie... Une forêt de regards...
— Je ne vois rien, Adonai...
— Je crains que ce ne soit mon arme qui les effraie. Dans des temps lointains, des Plus se sont livrés ici à la chasse à l'homme... A moins que...

— À moins que ? répéta Rose-Hardie.

— Rien...

Adonai ne voulait pas partager ses craintes. Quand il n'était qu'un Plus parmi les Plus, les Terres Bleues n'étaient qu'un concept sur lequel les éducateurs s'étaient montrés extrêmement discrets. Personne n'avait douté de leur existence et l'indépendance que leur avait généreusement accordé le Grand Plus n'avait étonné personne. *Généreusement accordé...* Maintenant, Adonai s'interrogeait sur les raisons de cet abandon des Terres Bleues. Le Grand Plus n'était pas généreux. Le Grand Plus n'avait été qu'un monstre, un incommensurable cerveau artificiel qu'Adonai avait détruit. (2) Rien à voir avec un philanthrope. L'Asiasie, cela devenait de plus en plus évident pour Adonai, était une contrée sur laquelle on savait peu de choses. Oui, ce que le Grand Plus avait pompeusement nommé *indépendance* était un abandon pur et simple. Encore heureux que le couloir magnétique n'ait pas été bloqué...

Adonai fit trois pas en direction de la ligne sombre des arbres. Rose-Hardie resta en arrière. Elam, son père, se rapprocha d'elle. Adonai dégaina son gun-laser, tira quelques coups en l'air, jeta l'arme devant lui, le plus loin possible, puis il leva les bras, s'agenouilla et salua.

Derrière lui, les Survivants continuaient de batifoler dans l'eau. Rose-Hardie tomba à genoux à la gauche d'Adonai. Elle salua à son tour.

À la lisière de la forêt, des branches s'écartèrent. Vif comme un jet-laser, un homme courut vers l'arme d'Adonai, la ramassa et disparut à nouveau dans l'ombre verte.

Adonai et Rose-Hardie demeurèrent une éternité à genoux, les bras tendus écartés du corps, immobiles, offerts et sans défense. Tandis que Rose-Hardie psalmodiait le chant de Newheaven, Adonai priait Merodach que les gens de Garnig ne soient pas des sauvages assoiffés de sang. Il imagina une nuée de flèches ou de sagaies les transperçant...

Un homme jeune apparut enfin tenant une jeune fille, sa compagne, par la main. Dans son autre main il y avait le gun-laser...

L'homme et la femme étaient nus. Ils possédaient un corps magnifique, svelte, aux membres fins et déliés. Dans le sable mou, ils marchaient avec souplesse, d'un pas proche de la danse. Adonai vit que leur peau avait une couleur étrange : un gris profond, proche du

bleu, lisse, presque métallique. Leurs cheveux étaient coiffés en une boule crépue, d'un noir de jais, tout comme leur toison pubienne.

Adonaï et Rose-Hardie se relevèrent.

L'Homme-Bleu déposa le gun-laser aux pieds d'Adonaï. Puis il inclina le buste, caressa légèrement de ses mains ouvertes les seins de Rose-Hardie qui, surprise, n'eut pas le temps de reculer. La Femme-Bleue tendit ses seins oblongs en direction d'Adonaï qui comprit que c'était là leur signe de salut. Il s'exécuta. L'Homme-Bleu posa ses mains sur ses épaules et parla.

— Sois le bienvenu, homme de la métropole, toi qui as déposé tes armes...

— Mon nom est Adonaï, et voici ma compagne, Rose-Hardie...

Adonaï se retourna et d'un geste large désigna les Survivants qui avaient cessé leurs jeux.

— Et je te présente mon peuple, les Survivants. Sache que nous avons fui la Métropole après l'avoir détruite.

— Mon nom est Monara et voici ma compagne, Corolle, dit l'Homme-Bleu.

Puis il ajouta :

— À moi, mon peuple !

Des hommes et des femmes, tous aussi beaux, aussi jeunes et aussi bien bâtis que Monara et Corolle sortirent de la forêt. D'abord silencieux, ils se mirent à rire. Après avoir caressé Rose-Hardie, ils allèrent à la rencontre des Survivants et très vite les rires fusèrent de part et d'autre. Les Bleus se moquaient de la blancheur du peuple d'Adonaï, tandis que les Survivants, partagés entre la gêne et la surprise de découvrir la nudité des îliens, s'étonnaient de leur gaieté. Les femmes Survivantes reculaient sous les caresses des Hommes-Bleus tandis que les compagnons d'Adonaï – les jeunes n'hésitant pas à monter en première ligne – allaient au-devant des seins tendus des Femmes-Bleues.

Celles-ci, mutines, tiraient sur les peaux de chien dont les Survivants étaient vêtus. Trois d'entre elles s'associèrent pour tourmenter un jeune blanc et piaillèrent de joie quand il fut complètement nu. Voyant cela, d'autres compagnons d'Adonaï – hommes et femmes – ôtèrent leurs hardes et des groupes de Bleus et de Blancs se formèrent qui coururent dans l'eau en s'éclaboussant.

Elam se précipita vers eux.

— Par Merodach, arrêtez !

Il paraissait pris de folie. Adonaï le héla.

— Qu'y a-t-il, Elam ?

Furieux, Elam se retourna.

— Cette nudité...

— Eh bien ? dit Adonaï.

— Cette nudité est contraire à la morale de Merodach !
— Quelle morale ?
— Celle du Grand Livre !
— Le peuple des Bleus est un peuple gai et je ne vois là aucun mal, dit Adonaï, amusé.

— Comment oses-tu, toi Adonaï, le fils de Merodach ?
— Père, intervint Rose-Hardie, nous ne sommes plus dans les ténèbres du Canal Calédonien, nous sommes au soleil... La lumière n'est-elle pas le plus beau cadeau de Merodach ?

— La lumière oui, mais pas l'immoralité.
— Notre corps est une création de Merodach et nous ne devons pas en avoir honte... Je n'ai pas honte de mon corps, ajouta-t-elle fermement.

Et disant cela, elle fit voler sa tunique et glisser sa culotte. Provocante, les mains sur les hanches, elle se tourna vers son amant.

— Eh bien, Adonaï, qu'attends-tu ? Veux-tu que je t'aide ?

Les mains de Corolle furent plus rapides que les siennes. Adonaï se retrouva nu.

— Tu es belle, Rose-Hardie, dit Monara. Ta peau est nacrée comme le cœur des coquillages.

— Je te remercie, Homme Bleu, et je te retourne le compliment.

Ils se prirent tous les quatre par la main et coururent se baigner.

La mine renfrognée, Elam, drapé dans sa peau de chien, s'isola sur la plage, au sein d'un groupe réduit de réfractaires.

CHAPITRE III

La clairière était immense et la hutte commune à la mesure de cette immensité. Les flammes du feu central montaient, claires et crépitantes, vers l'unique cheminée. Tout autour, le silence s'était fait. Les deux peuples réunis avaient dîné de fruits et de poissons séchés puis Elam, engoncé dans sa morale, avait organisé la scission. Avec ses réfractaires, peu nombreux à vrai dire, une vingtaine d'hommes et de femmes âgés, il occupait une large couche, dans un recoin obscur. L'on entendait des prières. Partout ailleurs dans la hutte, c'étaient aussi des prières, mais d'un autre genre. Des prières d'amour, des soupirs, des râles, des rires voluptueux : un court moment avait suffi aux Bleus pour apprendre aux Survivants que la meilleure jouissance est celle qui naît du partage. Seuls les chefs, Monara et Adonaï, et leurs compagnes, Rose-Hardie et Corolle, qui s'embrassaient tendrement, se tenaient auprès du feu. Rose-Hardie, qui avait montré un si grand talent dans sa découverte naïve du corps d'Adonaï n'était nullement effrayée par la licence des Bleus.

Monara et Adonaï, tout en tirant sur leur pipe bourrée d'algues séchées qui produisaient une fumée enivrante, conversaient sérieusement.

Adonaï venait de relater la fin du Grand Plus, la libération de Chernoviz et de la Métropole.

À son tour, Monara prit la parole.

— Comme les Survivants que tu as tirés des ténèbres, les Bleus ont aussi une mémoire collective. La dernière visite de vaisseaux semblables aux tiens remonte à des lustres et des lustres. Moi-même, je n'en ai jamais vu. Peut-être que le père de mon père... La mémoire collective est parfois si lointaine. À la fois si vivante et si ancienne...

— Sais-tu pourquoi ces visites ont cessé ?

Les yeux sombres de Monara brillèrent dans l'ombre.

— Cette île ne semble pas faite pour les Blancs...

— Explique-toi...

— Je n'en sais pas plus, Adonaï.

— Nous acceptes-tu sur ton île, Monara ?

— Ceci n'est-il pas la preuve de mon accueil ? dit Monara en désignant les couples enlacés dont les corps se mouvaient à la lumière des flammes.

— Je te remercie, Monara.

Le Bleu parut réfléchir intensément, tira sur la pipe, la tendit à Adonaï et l'interrogea à propos d'Elam.

— Qui est ce Merodach dont a parlé le vieil homme ?

— Un dieu.

— Je ne connais pas ce mot, mais dans la mémoire collective existe la trace, empoisonnée, de Métropolitains qui avaient tenté de nous imposer une force supérieure.

— C'est cela, un dieu, et je serais moi-même, à en croire Elam, le fils du dieu Merodach. Mais le mystère dont ils ont fait état, mon invulnérabilité, n'était qu'une manifestation de notre technique et ma victoire sur le Grand Plus ne devait rien à des forces divines.

— Nous n'avons aucun dieu. Nous croyons à la vie, à l'amour et la mort...

— Cela est bien plus sage, Monara. Mais, dis-moi, je ne vois ici que des hommes et des femmes jeunes... Où sont les vieillards et les enfants ?

Monara tapota le culot de la pipe et baissa la tête.

— Nous sommes un peuple misérable, Adonaï, et tu l'apprendras...

Rose-Hardie, occupée à mordiller la langue de Corolle, n'entendait pas.

— Parle, Monara !...

— Nous avons tout le temps, Adonaï. Vivons le présent. Le présent est très court, ajouta-t-il sur un ton qui augmenta l'inquiétude d'Adonaï.

— Je t'en prie !...

Monara sourit.

— Plus tard, ne sois pas impatient...

Il se glissa entre les bras de Corolle, délia ceux de Rose-Hardie et les deux Bleus s'unirent, sous les regards brûlants de la compagne d'Adonaï.

— Pourquoi ne lui fais-tu pas l'amour ? demanda Monara.

— Adonaï pense que hier encore nous n'étions que fiancés, regretta Rose-Hardie.

— Dès demain nous organiserons votre Union, promit Monara en répondant aux coups de reins de Corolle.

Monara s'était montré convaincant lorsqu'il avait expliqué que sur Garnig les enfants vivaient sous la houlette de femmes frigides ou volontaires. La petite communauté occupait une clairière à l'écart de la hutte centrale. Enlevés à leurs parents, les jeunes Bleus perdaient là tout esprit individualiste et se préparaient à la vie en société telle qu'on l'entendait chez les Bleus.

Dégagées du souci d'élever leur marmaille, les femmes Bleues, les mères, pouvaient assouvir leur soif de plaisir sans aucun frein. Quand les filles étaient devenues nubiles et les garçons pubères, ils prenaient leur place dans la ronde en apportant des forces nouvelles et l'attrait de leurs jeunes corps.

Aveuglées par l'éblouissement des premières heures sur Garnig, les mères Blanches confièrent leur progéniture aux gardiennes qui emportèrent des enfants pleurant et criant vers le bois de palmes.

Les petits ne comprenaient pas, mais les plus grands acceptaient ce sort avec une grande joie. On leur promettait de merveilleuses découvertes.

CHAPITRE IV

Le matin même, toutes les jeunes filles et les femmes, accompagnées de leurs enfants, Bleues et Blanches réunies, étaient parties en forêt cueillir des fleurs.

Les fleurs cueillaient les fleurs : les filles Bleues se nommaient Aubépine, Azalée, Cyclamen, Gardénia, Pervenche, Jasmine, Dahlia, Fuchsia, Hortensia, Colchique, Anémone... Des filles aux seins oblongs, fermes, à la peau lisse, aux hanches larges et aux cuisses arrondies, aux yeux étrangement clairs, translucides, contrastant avec le noir de leurs cheveux et les sombres regards de leurs compagnons masculins.

Des filles dont les jambes s'ouvraient sans pudeur – mot inconnu – sur des sexes rosés ou pourpres, autres fleurs vivantes qui tissaient autour des virilités englouties des ondes de plaisir inconnues pour les Blancs.

Dans la nuit, la troupe des Réfractaires s'étaient amenuisée. Les fidèles d'Elam se comptaient sur les doigts de deux mains. Ils s'étaient enfermés dans un soft-air et leurs bouches se desséchaient en prières. On ne comptait aucune femme parmi eux.

Après le zénith, les filles revinrent en portant des paniers remplis de fleurs, essentiellement des roses sauvages, d'une espèce sans épines, dont les pétales étaient épais et pulpeux comme des lèvres sanguines.

Des colliers épais pendaient jusqu'à leur toison et se balançaient au rythme de leurs pas lents et langoureux.

Les Blanches se sentaient encore engourdies des voluptés nocturnes et Adonaï, qui les voyait s'avancer vers lui, les trouva plus belles.

Quelques heures de soleil avaient suffi à brunir uniformément la peau du Celte qui n'attendait que les rayons puissants des trois astres pour afficher ses origines d'homme du Sud. Il était maintenant, et vraiment, le Celte Noir, un noir aux cheveux blonds et aux yeux bleus, le futur époux d'une Rose-Hardie qui répondait plus modestement à la lumière et dont le corps gracieux était délicatement rosé.

Dès l'aube, les Hommes-Bleus avaient creusé le sable de la plage, dégageant une fosse dont ils avaient aplani le fond. Des demi-troncs avaient été disposés en gradins. Les filles-fleurs déposèrent sur la couche un épais matelas de palmes recouvert de milliers de pétales de roses sauvages.

Sous une cascade d'eau douce, non loin de la hutte commune, deux Bleues baignèrent Rose-Hardie et Adonaï. Le sexe de la Survivante fut oint d'huile parfumée, ainsi que le membre d'Adonaï qui se dressa

entre les mains des filles. Elles se moquèrent de lui.

— Me tromperais-tu déjà, Adonäi ?

Adonäi ne put répondre. Ils furent chassés de la source par les deux filles qui préparèrent de la même manière Corolle et Monara. Adonäi ne comprenait plus.

— Est-ce aussi pour vous le jour de l'Union ? demanda-t-il.

Ce fut Corolle qui répondit.

— Les futurs unis sont servis, la coutume l'exige. Je te servirai, Adonäi..., promit-elle.

— Et je servirai Rose-Hardie, dit Monara, le sexe également dressé entre les mains huileuses des deux Bleues.

— Que dira mon père ? s'interrogea Rose-Hardie, faussement inquiète.

La tête ceinte d'une couronne de roses, les deux couples prirent le chemin de l'arène.

Ainsi qu'il avait vu Adonäi le faire Elam manipula les déflecteurs optiques du vaisseau dans lequel il s'était volontairement emprisonné avec ses ouailles et mit au point l'Image sur la scène de l'Union.

CHAPITRE V

Le premier des trois soleils toucha la mer dans laquelle il se refléta. De la plage à la barrière de corail, l'eau était vert émeraude puis, au-delà du champ mauve des coraux, prenait progressivement une teinte bleu ardoise qui semblait faire saillie avec le pan bleu céruléum du ciel.

Les spectateurs avaient pris place sur les gradins. Tous portaient des colliers de fleurs et les deux peuples s'étaient mélangés.

Les Hommes-Bleus tenaient entre leurs mains un instrument étrange dont les Blancs n'auraient pas pu se servir, encore qu'ils auraient aimé apprendre... C'était un coquillage en forme d'œuf, de la taille d'une tête d'enfant, ouvert d'un côté sur quatre lèvres – deux grandes et deux petites – reproduisant à la perfection l'anatomie d'un sexe féminin. Les Femmes-Bleues n'étaient pas en reste : chacune avait accroché à son collier un autre coquillage, le complément naturel de l'autre, long et fin, blanc veiné de bleu, et se terminant par une conque en forme de noix.

Un brouhaha nerveux et impatient emplissait l'arène.

Il cessa brusquement quand apparurent Rose-Hardie, Corolle, Adonaï et Monara.

Les deux couples descendirent les gradins, marche après marche, leurs pas ordonnés, tout comme leurs arrêts, par des ovations scandées. Ils prirent place dans le lit de pétales.

— L'Union obéit à des règles strictes... Je te prie de suivre mes instructions, ô Adonaï..., dit Monara. Mais tu verras ô combien elles sont délicieuses...

— Pour toi ou pour moi ? répondit Adonaï en souriant.

— Pour nous tous !...

Les deux hommes s'assirent en tailleur de chaque côté de la couche. Les deux femmes se mirent à genoux, face à face, les mains en opposition, doigts croisés.

Le peuple des Bleus rugit de plaisir. Le tableau formé par la Bleue aux cheveux noirs et la Blanche aux cheveux blonds ravissait l'œil et donnait déjà une idée de l'ivresse des sens que tous allaient connaître.

— Les futurs Unis ne prennent aucune initiative. C'est le peuple qui décide...

L'attente fut longue. Les Bleus, grands amoureux de la luxure, n'ignoraient pas que la précipitation nuit au plaisir. Mais ils ne purent se retenir plus longtemps. Un bourdonnement jaillit des lèvres des îliens. L'ordre du baiser. Corolle s'empara de la bouche de Rose-

Hardie, mordit ses lèvres et sa langue. La Blanche répondit avec ardeur à ce baiser et leurs langues se livrèrent à un ballet gracieux.

Le bourdonnement cessa brusquement.

Un grognement sourd lui succéda, d'abord incompréhensible, puis dans lequel Adonaï déchiffra l'ordre *voir* répété indéfiniment, aboïement impératif.

Corolle, elle, savait tout des règles du jeu.

Elle passa derrière Rose-Hardie toujours à genoux, la tira doucement en arrière jusqu'à ce que ses cheveux blonds se mêlent aux pétales de rose.

Adonaï mesura dans le regard renversé de sa compagne, dont il alla soutenir les épaules, sa hâte d'être prise, en même temps que l'indicible jouissance d'offrir, dans la position qu'elle améliora en écartant les genoux, son sexe à la vue de tous.

Nouveau rugissement de satisfaction.

Suivi d'un silence.

Le premier chant, qui donnait le ton, fut à peine perceptible : un sifflement allant de l'aigu vers le grave, répété, invariable. Un deuxième vint s'adjoindre au premier, puis un troisième... Et bientôt tous : tous les Hommes-Bleus caressaient du bout de l'index mouillé de salive les lèvres des sexes-coquillages. L'ensemble produisait une sorte de plainte semblable à celle de la femelle qui feule à l'approche de l'orgasme.

Corolle, la Bleue, ne tarda pas à répondre à cet ordre. À genoux contre la hanche de la Blanche, elle allongea le bras entre les cuisses de Rose-Hardie et son doigt trouva le coquillage vivant qu'elle fit chanter à son tour – du moins l'emphase soudaine de la musique des Bleus en donna-t-elle l'impression.

Le glissement s'accéléra.

Rose-Hardie se releva soudain, en deux courbes contraires : celle de ses cheveux projetés en avant sur ses pieds et celle de son dos courbé à l'extrême. Adonaï lui tint les hanches pendant que son corps se livrait aux frissons. Corolle lui releva la tête d'entre ses genoux, l'allongea sur le dos et but à la source le miel nouveau mêlé à l'huile parfumée.

Les coquillages-flûtes prirent le relais.

Monara se mit debout et ordonna à Adonaï de l'imiter.

Corolle donna ses propres ordres à Rose-Hardie qui prit le sexe de Monara dans sa bouche tandis que les lèvres de Corolle engloutissaient celui d'Adonaï.

Les flûtes s'attardaient sur de longues modulations, repartaient sur deux tons vifs et rapides, s'accordaient des silences, reprenaient lentement.

Si elles avaient elles-mêmes fait l'hommage de leur bouche aux deux hommes, les musiciennes n'auraient pas trouvé un meilleur

rythme. L'on aurait pu croire qu'elles sentaient en elles les pulsations des deux membres et qu'elles tendaient jusqu'à la rupture l'arc masculin.

Les flûtes s'arrêtèrent sur un aigu, laissant les deux hommes au bord du jaillissement.

Les Hommes-Bleus retournèrent leurs sexes-coquillages dont le chant alla du grave vers l'aigu, cette fois.

Arc-boutée, Corolle s'ouvrit à la langue de Rose-Hardie.

Puis ce furent à nouveau les flûtes.

Le sexe bleu de Monara écarta la nacre de Rose-Hardie qui avait pris la posture de la femelle animale. Le chant des flûtes était long et calme. Corolle s'offrit de la même manière à Adonaï. Les deux femmes s'embrassaient et les deux hommes se toisaient.

Silence des flûtes.

Les couples se défirent, laissant la Blanche et la Bleue gémissantes.

— Piap-piap ! lança un Bleu.

— Piap-piap ! répondit une Femme-Bleue.

Corolle se remit à genoux, se pencha en avant sur ses avant-bras tendus. Monara attira Rose-Hardie qui s'allongea sur le dos de la Bleue, jambes grandes ouvertes, les chevilles cambrées. Monara passa ses bras sous les aisselles de la Blanche qui se renversa, sa bouche à portée du sexe Bleu.

— Piap-piap ! hurla la foule.

Adonaï avait compris.

Il pénétra Rose-Hardie et heurta le fond du gousset.

La Blanche hurla de plaisir.

Alors, lentement, la foule piaffante lui donna la mesure. Le piap-piap-piap s'accéléra, ralentit, s'accéléra... Adonaï obéissait.

Le chant des sexes-coquillages se mêla aux piaps.

La foule comprit qu'Adonaï n'en pouvait plus. Les piaps se muèrent en un long cri.

Cri de Rose-Hardie, grognement de Monara.

Adonaï explosa et Rose-Hardie mordit le sexe bleu.

En même temps que la semence de son époux remplissait son ventre, celle de l'Homme-Bleu gicla sur ses seins, sur son ventre, sur sa toison blonde.

Rose-Hardie glissa sur le flanc.

Corolle s'empala sur la verge d'Adonaï et obtint en quelques secondes une deuxième explosion.

Une colossale ovation salua l'Union d'Adonaï et de Rose-Hardie.

L'ovation déclencha aussi l'orgie générale. Les sens exacerbés par ce spectacle, les femmes Survivantes se disputèrent les Hommes-Bleus pendant que les îliennes s'offraient sans détour aux Survivants.

La langue de Corolle nettoyait le corps et le sexe de Rose-Hardie des

semences mêlées.

Elam lança un siège métallique sur l'écran de l'Image qui se fêla dans un chuintement et s'éteignit.

— Ma fille est une chienne, ses sœurs sont des chiennes et ses frères des chiens ! Et ces îliens des porcs ! Ah ! que ne sommes-nous pas restés enfouis dans les ténèbres du Canal Calédonien ! La Délivrance ? L'enfer !

Il se prit la tête entre les mains.

— Comment aurais-je pu savoir ?...

Un vieux Sage prit la parole.

— Le Grand Livre s'arrête à la Délivrance, Maître. Sans doute devons-nous subir le péché avant la rédemption ?

— Subir ? éclata Elam. Ce sont eux qui vont subir notre loi !

— Prends garde, Maître ! Ta fille est l'épouse d'Adonaï, le fils de Merodach...

— Oui, oui, dit Elam, comme illuminé, ceci est une épreuve que Merodach nous destinait... Il nous appartient d'y répondre conformément à la morale du Grand Livre... Sortons !

CHAPITRE VI

Le jet-laser frappa le plumet des palmes de l'arbre le plus proche dont le sommet se penchait sur la fosse, de toute la longueur de sa tige flexible.

Le jet de feu embrasa cette torche qui se répandit en flammèches grésillantes sur les couples surpris.

Couples, trios, quartets, rondes qui se désunirent instantanément... Aux cris des femmes inassouvies, furieuses d'être abandonnées à deux pas du sommet de la jouissance, se mêlèrent les appels de ceux et de celles qui avaient été touchés par les flèches de feu.

Le désordre augmenta lorsque le jet-laser déchiqueta le tronc de l'arbre à noix qui, bouillonnant d'huile, tomba sur les gradins.

Debout au sommet de l'arène, son arme maintenant pointée sur le lit de pétales de roses, Elam, d'une voix hystérique, commença son sermon.

— Chiens, chiennes, écoutez-moi !...

Tous, Bleus et Survivants, se tournèrent vers lui, immobiles dans des postures encore luxurieuses.

Rose-Hardie voulut courir vers son père. Adonaï l'arrêta.

— Ne bouge pas, écoute-le ! pria-t-il.

En retrait d'Elam, drapés dans une dignité outragée qui paraissait aussi ridicule que leurs tuniques en peau de chiens, se tenaient les sept réfractaires – cinq vieillards et deux jeunes hommes fanatisés. Elam était le seul à porter une arme.

— Parle, Elam ! dit Adonaï.

Elam ne lui répondit pas directement.

— À vous mes frères les Survivants, je dis que nous avons cru à la Délivrance alors que ce voyage vers cette île maudite n'était qu'une étape... Nous devons fuir, mes frères !...

Des cris de réprobation couvrirent sa voix.

Elam tira une rafale de jet-laser au-dessus des têtes.

— Prends garde, Elam, cette arme est mortelle ! dit Adonaï.

Elam l'ignora. Prudents, à pas comptés, les Bleus se regroupaient et observaient tour à tour Elam, le peuple des Survivants, Adonaï et Rose-Hardie, et leur chef Monara qui se tenait également coi.

Elam reprit son souffle et parla d'une voix puissante.

— Depuis la destruction d'Albion devenue Terre Interdite, là-bas, dans le nord, notre peuple a survécu dans les souterrains. Il a survécu dans l'ordre, dans le malheur comme dans le bonheur, et surtout dans la morale transmise par le Grand Livre de Merodach. C'est cette

morale, mes frères, qui nous a permis de traverser les ans et les décades, de naviguer sur le fleuve tumultueux de notre futur. Cette morale, mes frères, vous la connaissiez. Une femme pour un homme et un homme pour une femme, jusqu'à la mort qui seule peut les séparer. En un instant, vous avez tout oublié. Le soleil du sud a aveuglé vos regards sensibles. Trop grand a été le contraste entre les ténèbres calédoniennes et l'éclatante lumière de cette île, entre notre morale et la nudité impudique du peuple des Bleus, entre votre retenue et la folie des sens... Reprenez vos esprits, mes frères ! Voilez votre corps !...

Des poings se levèrent vers Elam.

Une femme dans la force de l'âge, aux hanches puissantes et aux seins lourds, se détacha du groupe. C'était la propre épouse d'Elam. Elle avait participé activement aux jeux de l'Union.

— Rejoins-nous, comprends-nous ! dit-elle en se jetant à genoux.

— Ah ! Je te cherchais dans ce magma lubrique, femme ! rugit Elam.

Il braqua son arme sur elle.

— En même temps que je te répudie, je te châtie !...

Il tira. Le jet-laser transperça la poitrine de son épouse.

— Mère ! cria Rose-Hardie.

Adonaï la serrait contre lui.

— Qu'as-tu fait, Elam ? reprocha-t-il doucement.

— Ce sera votre sort à tous ! éructa Elam.

Les Survivants se pressèrent les uns contre les autres au bas des gradins. Les Bleus s'étaient maintenant regroupés et filaient un par un en direction de la forêt.

Depuis un moment l'or vert des trois soleils avait été anéanti et la mer et le ciel se confondaient dans le même miroir concave et bleu-noir. Au-dessus des palmes se leva la lune.

Une lumière lugubre creusa les traits d'Elam.

— Acceptes-tu que nous discussions ? demanda Adonaï.

— Il n'y a pas à discuter le Grand Livre ! répliqua un des jeunes fanatiques d'Elam.

— Soit, discutons ! dit le disciple de Merodach.

— Pose cette arme, père ! demanda Rose-Hardie.

— Ne fais pas cela, Elam ! dit un des vieux Sages, nous serions à leur merci.

— Qu'as-tu à dire, Adonaï ? dit Elam, d'une voix brutale.

— Étrange manière de parler au fils de Merodach ! ironisa Adonaï.

— J'en viens à douter..., grogna Elam.

— N'ai-je pas délivré ton peuple ?

— Tu l'as délivré, oui, mais le lendemain tu l'enchaînais de nouveau... au moyen de colliers de fleurs, de bras et de jambes

refermés sur des corps adultères. Alors je doute...

— Nous doutons ! dirent les sept Réfractaires.

— Le doute est le commencement de la sagesse, répliqua Adonaï.

— Tu te moques ? constata Elam d'une voix fielleuse. Méfie-toi !

— Tu oserais tuer le fils de Merodach ? dit Adonaï.

Il s'avançait vers Elam.

— De qui se moque-t-on ? cria une voix anonyme venue du centre de l'arène.

— Ton peuple parle, parle à ton peuple, Elam ! pria Adonaï.

Elam baissa les bras et son dos se voûta.

Le Survivant qui avait parlé monta de la fosse et fut éclairé par le halo lunaire. C'était un homme jeune, solidement charpenté et dont la peau avait déjà bruni.

— Oui, de qui se moque-t-on ? poursuivit-il. N'avons-nous donc tant vécu dans les Ténèbres que pour renoncer à la bénédiction des trois soleils ?

— S'il ne s'agissait que de cela ! objecta Elam.

— Parle, parle, le pressa le Survivant. Comment, tu n'oses pas ? Les mots irritent ta bouche ? Tu veux parler de l'amour ? Eh bien je dirai ce que tous ici pensent et que tu n'oses pas exprimer ! Dans les Ténèbres, j'ai été fidèle à mon épouse et mon épouse m'a été fidèle... Mais que savions-nous de l'amour ? Peut-on nommer ainsi le simple instinct de reproduction ? Cet acte, qui doit être la joie, tu nous obligeais à le satisfaire dans l'obscurité. Les ténèbres des Ténèbres ! Ici, tout est liqueur, miel et volupté ! Oui, mon épouse s'est livrée aux Bleus et j'ai connu il n'y a guère des femmes Bleues dont le ventre sait palpiter et donner le plaisir. Nous voulons apprendre cette science du plaisir et rompre ton esclavage...

Une Survivante s'avança et prit la main de l'homme.

— Je suis son épouse, dit-elle, et je remercie Adonaï pour cette immense fête des sens qu'il nous a offerte. Je n'ai ni regrets, ni honte. Je suis fière de mon corps qui a appris à vibrer.

— Ce n'est pas là l'enseignement de Merodach. La morale...

Une autre voix s'éleva du fond de la fosse.

— La morale est l'assèchement du cœur, du corps et de l'esprit !

— La morale est la vie ! répliqua Elam.

— La morale est la mort ! répondit la voix.

— J'étais votre vie ! cria Elam.

— Tu étais notre mort ! dit la voix, gravement.

— Je n'existe plus ! constata Elam, vous m'avez tous tué et Merodach ne vous le pardonnera pas.

— Te pardonnera-t-il d'avoir assassiné celle qui était ma mère et ton épouse ? dit Rose-Hardie.

Elle était lasse et Adonaï la soutenait par la taille.

— J'ai tué dans la colère, rétorqua Elam.

— Je ne te pardonne pas ! dit Rose-Hardie.

Elam se laissa tomber à terre. Adonaï s'empara de son gun-laser sans qu'aucun des sept Réfractaires n'essaie de l'en empêcher. Leur raison et leurs raisonnements commençaient à ployer sous la force du nombre.

Un groupe de jeunes filles, le front encore humide du plaisir donné et obtenu, entoura Adonaï. La plus jeune d'entre elles se fit l'interprète des Survivants.

— À ton tour, Adonaï, parle, nous t'écouterons... Quoi que tu ordonnes, nous t'obéirons. Mais ne nous laisse pas dans l'ignorance...

— Adonaï ! crièrent les Survivants.

Le Celte Noir, de sa main levée, apaisa les cris.

Sous le nimbe argenté de ses cheveux, ses yeux clairs réfléchissaient la froide lumière de la sœur nocturne et mal aimée des trois soleils. Adonaï était le phare qui allait montrer la voie.

À la surprise de tous, il commença ainsi :

— Je ne suis pas le fils de Merodach !...

Il s'ensuivit un long murmure et Adonaï attendait qu'il tarisse avant de poursuivre.

— Je ne suis pas, je n'ai jamais été le fils de Merodach !

— Pourtant, tu nous as délivrés ! clama un Survivant.

— J'y viens, frère, j'y viens !... Ma propre histoire, qui se confond avec celle de la société métropolitaine, serait trop longue à raconter et elle vous serait incompréhensible. Sachez simplement que grâce à la conjonction de l'évolution matérielle du monde géré par le Grand Plus (qui n'était qu'un cerveau artificiel, tout comme est artificiel le concept de Merodach), et votre fuite des Ténèbres, il s'est trouvé que je correspondais à la description que votre Grand Livre faisait du fils de Merodach. Il s'est trouvé aussi qu'en vertu d'une merveille technique j'ai, le temps de mon combat, connu l'invincibilité. Cependant, tout peut être expliqué. Et je ne crois pas à l'inexplicable. Je crois à l'évolution. Et tout n'est qu'évolution.

— C'est un langage impie, murmura Elam.

— Tais-toi, lui intimèrent des Survivants.

— Tout n'est qu'évolution, répéta Adonaï. Vous avez survécu, au nord de la Nouvelle Albion, à la destruction bactériologique, en vous enfonçant dans les entrailles de la terre : évolution ! Dans les siècles qui ont suivi, vous n'avez *que* survécu : évolution ! Pendant ce temps, la Métropole connaissait des progrès techniques incroyables qui la conduisaient à la domination du Grand Plus : évolution ! Pour survivre, j'ai mené la guerre contre les forces du Grand Plus et j'ai vaincu : évolution ! Au cours de ce combat, je vous ai rencontrés et je vous ai sauvés : évolution ! Nous voici sur cette île merveilleuse de

Garnig où vivent depuis la nuit des temps des Hommes-Bleus : évolution ! évolution, évolution ! Il n'y a là-dessous aucun mystère ! Je suis un homme semblable aux autres hommes ! Je suis l'Évolution !

— Et le chant de Newheaven, celui dont parle notre Grand Livre, et que tu connaissais ? rétorqua un Sage.

— La connaissance de ce chant me vient de mes origines du Sud. Mon père était d'un continent qui s'appelait autrefois l'Afrique. C'est pourquoi ma peau est noire... À un moment de l'Histoire, la culture du Sud a rencontré celle des Celtes. Sont nés des chants communs qui étaient enfouis dans *ma* mémoire, dans *votre* mémoire...

— Tu ne crois donc pas en Merodach ? dit une jeune fille.

— Merodach est une invention de votre peuple dans un moment où l'espoir était nécessaire à la vie. Merodach, c'est toi, jeune Survivante... C'est toi, Sage réfractaire au bonheur... C'est toi, Elam, c'est toi Rose-Hardie... Merodach, c'est tout et rien... Merodach, c'est l'homme et la femme bleus, c'est le vaisseau spatial, c'est l'arbre dans la forêt, c'est l'eau de la source et l'eau de l'océan, c'est l'arme qui tue, c'est la semence de l'homme et le lait de la femme, c'est le cri de l'enfant, c'est la planète, c'est l'univers...

— Mais qui conduit tout cela ? interrogea Rose-Hardie.

— Nous sommes ceux qui conduisent ! Nous sommes ceux qui décident ! Et notre présent désaccord avec Elam et ses sept Réfractaires sont aussi l'évolution !

— Assez ! cria Elam, assez ! L'Évolution est l'œuvre de Merodach et tes propres paroles, Adonaï sont celles qu'il te souffle... Et le doute dans lequel tu plonges notre peuple, je l'accepte comme un nouveau mystère et une nouvelle épreuve...

— Fuyons cette île ! conseilla le chœur des Sages. Merodach nous a donné des vaisseaux, partons !

— La nuit porte conseil, dit Adonaï. À l'aube vous devrez vous décider : partir ou rester. Quant à moi, je vous le dis, je souhaite que vous restiez...

Les Survivants regagnèrent la hutte commune et s'endormirent auprès des Bleus. Adonaï et Rose-Hardie partagèrent la couche de Monara et de Corolle.

Avant de sombrer dans le sommeil, Rose-Hardie chuchota à l'oreille d'Adonaï :

— Ô amour, je suis dans mes jours fertiles et je sens que nous avons procréé...

Ces mots éveillèrent le désir d'Adonaï. Tendre et attentif, il reprit Rose-Hardie qui, au moment de la jouissance, souda son ventre à celui de son amant, cercla ses reins de ses bras afin que la semence du Celte Noir gicle au plus profond d'elle-même.

CHAPITRE VII

Les trois soleils se trouvaient à mi-chemin entre l'horizon et le zénith. Éclairés de côtés, les vaisseaux reposaient, pierres métalliques, sur le sable rose de la plage. Dans les palmes des arbres à tiges, des oiseaux multicolores se poursuivaient en piaillant. Des escouades de pics-huppés martelaient des noix chevelues et de leurs fêlures perlait un lait crémeux. Des nuages elliptiques et immobiles figuraient sur la voûte céleste les pas d'une chaussée géante qui menait de l'est à l'ouest. Silencieux, les Bleus s'étaient réunis à l'orée de la forêt et observaient les deux groupes de Blancs qui se faisaient face : d'un côté la foule des Blancs, de l'autre les huit Réfractaires. À l'aube, Adonaï avait fait enlever le corps de l'épouse d'Elam qui reposait maintenant au bord de l'eau sur un lit de palmes, veillée par trois jeunes filles.

Rose-Hardie et Adonaï se détachèrent du groupe des Survivants et s'arrêtèrent à quatre pas d'Elam. Dans le sillage du patriarche, les sept autres Réfractaires affichaient un mutisme agressif.

— Qu'as-tu décidé, Elam ? demanda Adonaï.

— Nous partons.

— Vous partez, mais où ? dit Rose-Hardie. Vous ne savez rien du reste du monde.

— Merodach nous guidera !

Était-ce la foi ou le fatalisme qui faisait vibrer sa voix ?

— Sauras-tu seulement conduire un vaisseau ? dit Adonaï.

— Nous t'avons observé, Adonaï, et nous t'imiterons.

Adonaï secoua la tête.

— Non, Elam, ces vaisseaux ont suivi le couloir magnétique. Ton vaisseau le suivra à nouveau si tu le prends tel quel, et tu te retrouveras à Chernoviz. Est-ce là ce que tu désires ?

— S'il le faut, nous regagnerons nos Ténèbres. Mais je sais que tu peux faire en sorte que nous trouvions de nouvelles routes.

— En effet, admit Adonaï, je peux déconnecter l'ordinateur de bord, mais dans ce cas le vaisseau sera livré à votre seule habileté.

— Nous en accepterons le risque...

— Quel chemin prendras-tu ? Le nord ? Le sud ? L'ouest ? L'est ? ironisa Adonaï.

— Nous attendrons le signe de Merodach.

— Je crains que cela ne suffise pas, Elam.

— Nous avons la foi ! répliqua Elam.

— Père, dit Rose-Hardie, es-tu bien sûr de ne pas atteindre ici le bonheur ?

— Enterre ta mère, Rose-Hardie, et pardonne-moi.
— Je te pardonne ! dit Rose-Hardie dans un sanglot.
— Adonaï, pria Elam, fais comme tu nous l'as promis. Que le vaisseau nous obéisse...

— Puisque telle est ta volonté...

Adonaï monta dans le vaisseau le plus proche et déconnecta l'ordinateur. Il vérifia que les instruments de bord fonctionnaient.

Il revint se mêler aux Réfractaires.

— Au moins, prenez des armes, emportez des guns-laser...

— Les armes n'ont pas été créées par Merodach mais par son contraire, chevrota un Sage.

— Alors, à la grâce de Merodach.

— À la grâce de Merodach ! répétèrent les Réfractaires en montant dans le vaisseau.

Rose-Hardie avait la gorge nouée.

Les Survivants entonnèrent le chant de Newheaven.

Dans un nuage de sable, le vaisseau s'éleva et se stabilisa à une hauteur de cent pieds. Puis, lentement, il glissa en direction des trois soleils.

Il parcourut ainsi un demi-mille avant de commencer à tanguer.

— Que font-ils ? dit Adonaï, inquiet.

Un murmure anima la foule des Survivants. Le vaisseau tanguait et roulait.

— La foi en Merodach...

Adonaï ne put poursuivre. Comment avait-il été assez fou, ou cruel, pour laisser partir les Réfractaires dans un vaisseau dont la technique les dépassait de plusieurs millénaires ? Hier encore, Elam et ses fidèles n'étaient que des bêtes...

La foi... Sans doute leur propre foi l'avait-il endormi ?

La main de Rose-Hardie pressa le bras d'Adonaï.

Le vaisseau semblait une feuille morte livrée aux assauts des vents. Il montait, descendait, glissait sur ses ailerons... L'extravagance de ses soubresauts se mesurait à la force des clameurs que poussaient les Survivants.

L'Image !... Adonaï se maudit de n'y avoir pas pensé plus tôt. Il grimpa dans un vaisseau, suivi de Rose-Hardie et brancha l'Image. Il appela en vain le vaisseau en perdition. Il imagina l'affolement et la terreur. Ou la prière... Les Réfractaires, oui, Adonaï en était sûr, au lieu de tenter de maîtriser l'appareil ou de communiquer, devaient être à genoux en train de prier. Les imbéciles !

Heureusement, l'appareil évoluait à vitesse réduite. Il se retourna, fit un autre looping, revint sur son erre et tout à coup les turbines

furent coupées.

Rose-Hardie retint son souffle.

Le vaisseau s'écrasa sur une presqu'île de corail, à l'extrémité de la courbe de la plage.

Rose-Hardie se mordit le poing.

Adonaï la rassura.

— N'aie crainte, à cette vitesse, et de cette hauteur, la chute n'est pas dangereuse. Ils s'en tirent bien. L'appareil est probablement détruit, mais ton père et ses fidèles ne sont sans doute même pas blessés.

Un mille environ séparait les Survivants de l'appareil naufragé.

Adonaï et Rose-Hardie en tête, ils coururent vers lui. Du haut de la plage, les Bleus leur adressaient de grands gestes. Adonaï crut à une manifestation de joie, tout en trouvant étrange que les Bleus ne descendent pas sur le sable. Ils se maintenaient à l'orée de la forêt et poussaient maintenant des cris.

Des cris d'alerte.

À cent mètres du vaisseau, Adonaï trouva un large fossé, profond de trois mètres environ, large de cinq, qui isolait la presqu'île.

L'appareil reposait sur les pointes de coraux qui affleuraient des basses eaux.

Les Survivants se massèrent au bord du fossé. Sur leur gauche, et n'approchant toujours pas, les Bleus redoublaient de gestes désordonnés et de cris incompréhensibles.

Monara se détacha du groupe et, les mains en porte-voix, hurla le mot que répétaient ses frères.

— Les Cônes !... Les Cônes !...

CHAPITRE VIII

Les ailes-papillon du soft-air s'ouvrirent. Elam apparut à la porte du vaisseau. Il paraissait secoué, comme ivre.

— Père ! cria Rose-Hardie.

Elam entendit sa fille et leva le bras. Les autres réfractaires sortirent du vaisseau. Alignés près de la coupée, ils semblaient examiner la masse des coraux avec une curiosité intense qui les plongeait dans l'expectative.

— Qu'attendent-ils ? murmura Adonaï.

Vue de la plage, la presqu'île de corail n'était pas autre chose qu'une masse rocheuse piquetée de flaques d'eau peu profondes, parfaitement praticables. Quel spectacle s'offrait aux yeux des Réfractaires qui les faisait hésiter à poser le pied sur la barrière de corail ?

Elam et ses ouailles firent le tour du vaisseau, penchés au-dessus du bastingage. À l'intention des Survivants massés au bord du fossé, ils firent des signes exprimant leur désarroi.

— Mais que voient-ils ? s'interrogea Adonaï.

Il avait beau scruter la masse ocre, il ne détectait aucune marque, aucun indice susceptible d'inspirer la crainte.

De la hauteur du vaisseau, Elam et ses hommes avaient une autre vision du lieu de leur naufrage.

L'eau était claire, recouvrant d'un mètre à peine un fond de sable bleuté, et ce qui n'était pas des coraux mais un ensemble de pointes : le sommet de Cônes noirs zébrés de jaune, tassés les uns contre les autres, formant une masse compacte qui interdisait la nage et qui ne permettait pas plus la marche.

— Allons voir, dit Adonaï.

— Non ! cria Rose-Hardie, je sens un immense danger.

Alors qu'il s'apprêtait à sauter dans le fossé en compagnie de jeunes gens qui l'auraient aidé à remonter de l'autre côté, l'horreur se déclencha, annoncée par le tocsin des cris frénétiques poussés par les Bleus.

L'horreur...

Tout d'abord, Adonaï et Rose-Hardie ne purent y croire. Leurs yeux enregistraient des images auxquelles leur cerveau refusait le quitus du raisonnable.

Impossible...

Et pourtant ! La frénésie des Bleus redoublait et on ne savait si c'était l'épouvante ou le contentement qui les agitait.

Plus tard, Adonai fut persuadé qu'ils y avaient pris plaisir.

Le vaisseau commença à rouler sous les puissants coups de langue d'une houle venue du fond *des coraux*, mouvement épouvantable, surnaturel, au sein d'une mer immobile et sereine.

Sous la nef, les Cônes développaient leur pédoncule, muscle large et rougeâtre qui entraînait les coquillages géants dans un mouvement oscillatoire.

Les Réfractaires s'accrochèrent aux structures du vaisseau.

Le visage figé sur une grimace de saisissement et de répugnance, ils virent les Cônes qui les entouraient se dresser sur leur pied jusqu'à atteindre le double de leur hauteur.

Dans un remous écumeux, ils s'entrechoquèrent et se lancèrent à l'assaut du soft-air réduit à l'état d'esquif sur un océan démonté.

Adonai donna ses ordres : que les plus rapides des jeunes hommes courent vers les autres vaisseaux chercher des guns-laser...

Après, quand l'horreur fut consommée, il s'emporta contre lui-même de n'avoir pas pensé à prendre un vaisseau qu'il aurait stabilisé au-dessus de la nef des Réfractaires...

Mais en aurait-il eu seulement le temps ?

En s'enfermant dans le vaisseau les Réfractaires auraient-ils tenus assez longtemps ?

Cette idée ne leur vint pas. Quand la peur empoisonne les entrailles, l'on ne raisonne pas.

Les Cônes sur lesquels reposait le soft-air glissèrent et le vaisseau disparut en partie dans l'écume.

Elam et ses ouailles se jetèrent à l'eau.

Le délire des Bleus contrastait avec le froid mutisme des Survivants.

Se pouvait-il qu'un simple coquillage éprouvât de la haine à l'égard de l'espèce humaine ?

Une haine paroxystique qui habitait les Cônes, un goût sans frein pour la chasse, une rage effroyable au moment de l'hallali...

Les Cônes, tour à tour dressés sur leur pédoncule, se disputaient les victimes.

Dressés, ils les dominaient de toute la hauteur de leur monstrueuse massue conique. Ramassés, ils poussaient en tentant d'écraser Elam et ses hommes.

Rose-Hardie cacha son visage dans ses cheveux.

Les jeunes hommes revinrent, portant des guns-laser.

Adonai était impuissant. La mêlée était si furieuse qu'il ne pouvait tirer sans risquer de tuer un humain.

Les Sages, en raison de leur faiblesse, périrent en premier. Sous les coups de boutoir des Cônes ligüés contre eux, des crânes éclatèrent et l'eau se teinta de rouge en même temps que des glaires cervicales se mêlèrent à l'écume.

Les Survivants tombèrent à genoux.

Là-haut, les Bleus frappaient dans leurs mains en exécutant une sarabande enragée.

— Tais-toi, peuple de fous ! hurla Adonaï.

Rose-Hardie implora Merodach.

— Sauve mon père, ô Merodach !...

— Il se sauvera lui-même, regarde, Rose-Hardie !

Elam et les deux jeunes Réfractaires se débattaient dans l'écume, esquivaient les coups des Cônes et approchaient du rivage.

Bientôt l'on vit Elam écartant la tenaille de deux Cônes penchés sur lui. Les deux jeunes hommes vinrent à son aide.

Sentant leurs proies leur échapper, les Cônes mugissaient comme autant d'ouragans.

La curée n'aurait pas lieu.

La plage ne descendait pas en pente douce. Une marche séparait le sable de l'eau.

À l'instant où les trois hommes essoufflés allaient franchir cette marche, trois massues s'abattirent dans leur dos. Bien qu'à moitié assommés, ils parvinrent à se hisser sur la plage et à ramper.

Des cris d'allégresse éclatèrent dans les rangs des Survivants.

— À nous, maintenant ! dit Adonaï en levant son gun-laser et en mettant en ligne les porteurs des autres fusils. Feu à volonté !

Les Cônes élevaient un véritable mur à quelques mètres d'Elam et des deux Réfractaires qui, épuisés, avaient cessé de ramper et essayaient de reprendre des forces suffisantes pour se lever et fuir.

L'on distinguait parfaitement les coquillages assassins. Les zébrures d'un jaune vif étaient comme des gueules ouvertes dans la laque noire de leurs immenses cagoules. Dans la lèvre verticale de leur manteau s'agitait un byssus fourchu. Un opercule nacré obturait les six valves – deux rangs de trois de chaque côté de la lèvre – et leur donnait l'aspect d'yeux clos de batraciens à l'affût.

Les jets-laser se brisèrent sur les Cônes.

— Par Merodach, comment cela se peut-il ? dit Adonaï, sidéré.

Ces armes faisaient fondre le métal, dissolvaient les chairs, embrasaient les végétaux... Et leur jet mortel ricochaient sur la carapace des Cônes ?

Il lui fallut se rendre à l'évidence.

— Visez les pieds ! ordonna Adonaï.

Son propre laser frappa le pédoncule d'un Cône. Il se rétracta, le Cône se balançait mais ne fut pas mortellement touché. Même pas blessé.

Impuissant, Adonaï continua de balayer la masse des Cônes dont la rage augmenta.

Guerriers épouvantables, dressés en rangs serrés, ils mugirent de

plus belle en crachant par leurs valves, dont l'opercule avait basculé à l'intérieur, des jets de vapeur délétère.

Les Survivants reculèrent et Adonaï dut en faire autant en protégeant Rose-Hardie de son corps.

Elam et les deux jeunes hommes avaient repris quelque force. Toujours haletant, ils se mirent debout et ce fut leur fin.

Les Cônes, les coquillages-démons, n'attendaient que cet instant.

Par leurs valves sortirent vivement des trompes, et des trompes, dans un sifflement multiple, jaillirent des harpons longs d'une main et fins comme des flèches.

En raison de leur légèreté, les harpons qui ne touchèrent pas les trois hommes finirent leur course à quelques pas du fossé.

Les autres se fichèrent dans le dos d'Elam et de ses deux amis. Des dizaines de flèches empoisonnées en forme de vis s'enfoncèrent dans les chairs humaines.

Les trois victimes connurent une atroce agonie.

Le poison, tel un liquide gélifiant, solidifia leurs méninges et ils tombèrent sur le dos, enfonçant encore plus profondément les dards. Incapables du moindre geste, ils demeurèrent immobiles. Puis l'acide attaqua leurs fibres musculaires, raidissant leurs membres qui se recroquevillèrent.

Peu à peu, les bras et les jambes des victimes se replièrent, leur poitrine se creusa, leur nuque se plia et, la bouche béante, ils furent bientôt comme trois tortues ou trois araignées aux pattes rétractées.

Dans un crépitement sec, les muscles claquèrent et pendirent en lambeaux sur les os dénudés.

La mort les avait-elle déjà emportés ? Nul n'aurait su le dire.

C'est alors que les Cônes s'approchèrent et, toujours mugissant et crachant, poussèrent les cadavres devant leurs pédoncules et les firent tomber dans le fossé.

Les démons semblaient connaître cette frontière. Les pédoncules palpèrent le bord du vide, les Cônes beuglèrent de rage, balayés par les jets-laser qui ricochaient sur ce mur humide en irisant les nuages de vapeur.

Puis ils reculèrent en bon ordre et cahin-caha s'enfoncèrent dans la mer.

Quelques minutes plus tard, la presqu'île avait repris sa forme initiale autour de l'abcès du vaisseau détruit.

Tout fut immobile.

Sans les corps qui témoignaient de la réalité du cauchemar, les Survivants auraient pu croire à une vision collective de l'enfer. L'horreur les avait tétanisés. Rose-Hardie s'était évanouie dans les bras d'Adonaï. Les Bleus eux-mêmes s'étaient tus.

CHAPITRE IX

En longues rafales les pics huppés martelèrent la coque dure et chevelue des noix de palmes. Les Survivants et les Bleus s'ébrouèrent.

Échappant aux bras de Rose-Hardie, Adonaï sauta dans la fosse où des insectes bourdonnaient déjà.

Avec mille précautions, il extirpa du magma sanguinolent des muscles dorsaux d'Elam, qu'il dut basculer, un dard empoisonné.

Ce n'était rien d'autre qu'un Turridé, un coquillage en forme de vis, aux couleurs chatoyantes, joliment tourné. Son extrémité était acérée et garnie de deux crocs amovibles conçus pour mordre les chairs.

Adonaï brisa en deux la flèche de pierre. À l'intérieur, la bête était morte après avoir craché son venin : c'était un minuscule ophidien recouvert d'écailles écarlates et dont la glande à venin, sorte de ventricule blanchâtre, était branché sur le dard de la vis.

— Par Merodach, murmura Adonaï, quelle est donc cette île ?

Certes, dans sa mémoire de Plus éduqué par les Grands Maîtres et l'intense Réminiscence, se trouvaient logées des bribes d'images des temps passés. Serpents venimeux, insectes, bactéries... Mais en Métropole les siècles avaient coulé une chape définitive sur ces horribles choses qui avaient disparu en même temps que les végétaux.

Les Survivants s'étaient-ils libérés des dangers de la dictature de la matière pour se livrer, nus, aux mille pièges d'une nature à l'état originel ?

Avec l'aide de jeunes hommes, Adonaï remonta les corps.

Un vent sec se leva, soulevant le sable qui se colla aux masses sanglantes et les transforma en pierres.

Monara s'était approché, accompagné de Corolle. Entourée de jeunes filles, Rose-Hardie s'était éloignée.

— Il va nous falloir les enterrer, dit Adonaï.

— Les enterrer ? dit Monara, tu n'y penses pas... Les crabes nécrophages auraient tôt fait de les déterrer et de les dévorer...

— Les crabes nécrophages ? dit Adonaï, médusé. Quelle est cette nouvelle plaie dans ton île ?

— Ils vivent entre les racines des palmes, dans le sable d'où ils ne sortent que pour dévorer les cadavres. Sur Garnig, on n'enterre pas, on brûle...

— Quelles surprises nous réserve encore Garnig ? dit Adonaï. Parle, Monara, que nous soyons prévenus...

— Notre île a des frontières multiples. Certaines sont visibles, comme ce fossé, d'autres sont invisibles... Et de l'invisible il m'est

impossible de parler...

Monara évitait le regard d'Adonaï. Comme si elle avait voulu distraire son attention, Corolle agaçait le sexe du Celte Noir.

Adonaï saisit sa main.

— Le moment n'est pas aux jeux, Femme Bleue ! reprocha le Celte. Dis-moi, Monara, ce fossé signifie-t-il que les Cônes vous attaquent parfois ?

— Ils l'ont fait, Adonaï, mais il y a bien longtemps. Depuis le fossé, nous vivons en paix avec les Cônes, à condition de ne pas les approcher...

— Me montreras-tu les limites dangereuses de tes territoires ?

— Elles sont étroites, Adonaï, très étroites...

Le vent soufflait, brûlant et sec.

D'un jet de gun-laser, Adonaï mit le feu au bûcher de palmes au sommet duquel reposaient les quatre formes – les cadavres d'Elam, de son épouse et des deux Réfractaires.

Attisé par le vent, le brasier rugit et les flammes s'élevèrent dans la nuit, hautes et claires.

Les Survivants à genoux entonnèrent le chant de Newheaven.

Debout aux côtés de Rose-Hardie en larmes, Adonaï pensa que le malheur réconcilie les impies avec la foi.

La puissante ferveur du credo atteignit son paroxysme quand les cendres d'Elam tourbillonnèrent au-dessus des têtes penchées.

La longue chevelure blonde de Rose-Hardie était une autre flamme parmi les flammes et l'épouse du Celte Noir brûlait d'un feu intérieur alimenté par sa croyance en Merodach, son amour pour Adonaï et sa certitude de lui donner un fils.

À la lumière des torches d'huile de palme dont les flammes courtes vacillaient, les deux peuples regagnèrent la hutte commune.

Là, toute la nuit, eurent lieu des corps à corps furieux et ardents. La hâte et la fièvre de connaître la totalité des plaisirs effacèrent les dernières pudeurs. Aux grognements des mâles Bleus et Blancs associés répondaient les cris de jouissance des femmes Survivantes doublement pénétrées.

Corolle et Rose-Hardie s'attachèrent à raffiner leurs caresses à Monara et Adonaï qui n'explosèrent qu'à l'aube et se succédèrent aimablement dans le fourreau liquide de leurs compagnes tendrement accouplées.

C'était à croire que les deux peuples craignaient que le temps ne s'arrêtât avant que la ronde ne fût bouclée.

CHAPITRE X

Le premier piaillage éveilla les Bleus. Ils quittèrent les couches sur lesquelles des corps étaient toujours unis. Les serviteurs du feu le ranimèrent tandis que les jeunes filles brisaient des noix et en versaient le lait dans des calebasses creusées dans un bois d'une légèreté incroyable. Dans des jarres en pierre d'éponge les femmes Bleues prirent ce qui constituait l'ordinaire des repas, de longs cylindres mous et visqueux, conservés dans l'eau de mer renouvelée chaque jour. Des vers de sable. On les jeta sur les braises et la chair grise se mit à grésiller en dégageant un parfum qui annonçait un goût succulent. Au moyen de bâtons, les Bleues retournèrent les cylindres qui, en cuisant, changèrent de couleur et devinrent dorés. À leur tour, les Survivants s'éveillèrent. Adonaï et Rose-Hardie étaient assis à la place d'honneur. Ils acceptèrent les calebasses que leur tendait Corolle et Monara leur apporta, dorés à point et piqués dans des tiges de palmes, des vers de sable. Rose-Hardie but le lait. Prudemment, elle planta ses dents, sans oser croquer, dans la peau durcie d'un ver. Quant à lui, Adonaï mordit dans cette chair sans appréhension. Corolle et Monara se moquèrent des préventions de Rose-Hardie et applaudirent au moment où elle se mit à mâcher en faisant des mimiques de répulsion. Puis elle dut reconnaître que la chair des vers était délicieuse. Un peu partout dans la hutte, la même scène se répétait. Les Bleus affichaient une mine réjouie et Adonaï comprit bientôt que la cause de leur contentement n'était pas ce repas qui saluait le jour mais les piailllements qui allaient en augmentant.

Cette criailerie extérieure indiquait une certitude des Bleus plus forte que l'impatience. On sentait pourtant chez eux une certaine hâte, qu'ils dominaient.

— Quels sont ces cris ? demanda Adonaï.

— Ah ! Tu ne vas pas tarder à le savoir, ami ! dit Monara. C'est un grand jour, une fête qui se reproduit invariablement une fois par lune. Grand sera ton étonnement !

Quand le repas fut terminé, les femmes Bleues s'armèrent de couteaux d'os et de nacre, les hommes dénichèrent au fond de la hutte des rouleaux de fil de noix, et Monara donna le signal du départ.

Il pria Adonaï et Rose-Hardie de prendre avec lui et Corolle la tête du cortège. Dansant et gesticulant, les Bleus entraînèrent les Survivants dont les corps nus paraissaient de plus en plus beaux sous un hâle qui ne cesserait de forcer.

— Les morts sont déjà oubliés, dit Adonaï.

— C'est le feu, dit Monara. Le brasier fait les cendres et les cendres font l'oubli et l'oubli purifie la mémoire...

— Alors que la terre qui recouvre les morts pourrit la chair et empeste les souvenirs, admit Adonaï.

La réponse de Monara se perdit dans l'intensité de la clameur braillée par des milliers d'oiseaux de mer.

Les deux peuples firent halte au sommet de la plage.

— La Manne ! hurla Monara à l'oreille d'Adonaï.

— La Manne ? s'interrogea le Celte Noir.

Les Bleus piétinaient le sable et frappaient dans leurs mains.

Pour Adonaï, Rose-Hardie et l'ensemble des Survivants le spectacle était hallucinant.

Du territoire des Cônes, à droite, à l'autre extrémité recourbée de la plage, à gauche, la marée avait rempli la nasse de la baie d'un limon argenté qui étincelait au soleil.

— La Manne ! répétèrent les Bleus.

À leur manière, les milliers d'oiseaux de mer célébraient le même événement. Ils tournoyaient en poussant des cris aigus, plongeaient dans le limon, pendant un court instant battaient des ailes, puis reprenaient leur vol en déglutissant.

C'étaient des oiseaux aux ailes longues et effilées, blancs et noirs, à l'œil rouge et au bec puissant. Leurs pattes étaient palmées.

— Ils arrivent avec la Manne et repartent avec elle, dit Monara. Entre deux lunes, ils disparaissent.

La Manne ! Adonaï vit enfin ce que les Bleus appelaient ainsi. D'innombrables petits poissons de la taille d'un doigt, étalés en une couche épaisse, des limites du jasant à celles du reflux. La frange qui se trouvait sur le sable sec ne contenait que des morts dont les écailles perdaient de leur lumière, mais au bord de l'eau la manne grouillait encore, bien vivante. Et dans les vaguelettes les poissons s'agitaient dans un crépitement de gouttes et d'éclats de soleil. Quel instinct les poussait à se jeter sur leurs compagnons entassés alors qu'ils auraient pu fuir de l'autre côté, vers l'océan ?

— Ces poissons, nos anciens les nommaient les ichtos, précisa Monara.

Sur son ordre, son peuple se précipita en hurlant à l'assaut du muret de poissons morts. Hommes et femmes s'enfoncèrent jusqu'aux genoux dans la lie et s'y roulèrent, éperdus de bonheur. Pour autant, les oiseaux n'abandonnèrent pas leur pêche. Ils poursuivaient leurs plongeurs au milieu du peuple des Bleus.

— Cette Manne est la meilleure depuis des lunes, dit Monara, comblé. La dernière avait été médiocre et vois-tu, Adonaï, nous manquions d'ichtos. Bien que les vers de sable soient succulents, rien n'égale les poissons d'argent.

Le travail commença. Les rôles étaient distribués. Avec une dextérité qui étonna les Survivantes, les Bleues vidaient les ichtos et les enfilaient sur les tresses de noix que tendaient ensuite les hommes entre des pieux plantés dans le sable, en haut de la plage, entre et autour des dix-sept vaisseaux du peuple d'Adonaï.

Tout en s'activant, les Bleus adressaient à l'océan généreux une mélopée lente et respectueuse.

Malgré leur bonne volonté, les Survivants, peu habiles, ne pouvaient que gêner les Bleus. Il leur fut conseillé d'aller se baigner.

— La zone des bains, dit Monara, est signalée par les pierres que tu vois, Adonaï. Franchir les lignes vaudrait la mort aux imprudents. D'un côté ils se livreraient aux Cônes, de l'autre aux Vives.

— Aux Vives ? dit Rose-Hardie.

— Des poissons qui se cachent dans le sable. On ne voit que leur œil unique. Ils ont un dard et ce dard est mortel.

— Ne viennent-elles jamais dans la zone des bains ? demanda Adonaï.

— Jamais !

— C'est curieux, continua Adonaï, tout se passe comme si des forces bienfaisantes et malfaisantes s'étaient partagé ton île qui est à la fois le sel et le sucre, le miel et l'acide. À deux pas du bonheur, la mort...

— La mort ? dit Rose-Hardie. Ce peuple meurt-il jamais ? Il semble figé dans la jeunesse, on ne voit pas de vieillards...

— C'est la question que j'ai posée hier à Monara, dit Adonaï, et il ne m'a pas répondu.

— Je te le répète, Adonaï, contente-toi de vivre le présent dans nos limites, cela vaut mieux, dit Monara.

En fin d'après-midi, les ichtos étaient séchés.

Les Bleus enroulèrent les longs colliers dans des caques tressées et les Survivants se rendirent utiles en portant les paniers jusqu'à la hutte commune dont l'intérieur fut littéralement tapissé d'Ichthos.

Les oiseaux de mer nettoiyèrent la plage et s'envolèrent vers d'autres îles. Vers d'autres mannes ?

— La prochaine Manne serait-elle mauvaise que nous aurions encore des réserves, dit Monara, au comble de la satisfaction.

— Attendrons-nous demain pour célébrer la Manne ? demanda Corolle.

— Nous n'attendrons pas ! trancha Monara. Nous la célébrerons dès ce soir. Que les femmes se préparent, que coule l'huile parfumée... Que les Bleues préparent les Blanches et les Blanches les Bleues...

Ainsi firent les femmes en attendant le crépuscule.

Adonaï s'isola près du territoire des Cônes et il médita.

CHAPITRE XI

Des pierres plates, légèrement concaves, chauffaient dans le feu central. Les deux peuples s'étaient divisés en groupes de vingt unités comprenant chacun dix hommes et dix femmes de couleur opposées : dix Bleues avec dix Blancs et vice versa. Ils formaient ainsi un ensemble de rondes au bord de couches circulaires. Devant chaque participant à la Célébration de la Manne, douze ichtos séchés étaient rangés en buisson dans une calebasse.

En leur qualité de chefs et de compagnes de chefs, Monara et Adonaï, Rose-Hardie et Corolle avaient pris place au centre de la hutte.

Tous étaient nus et la décontraction des Blancs et des Blanches était telle que l'on ne pouvait plus douter de la parfaite harmonie de leur nudité avec leur nouvelle conscience de peuple délivré des Ténèbres.

Lorsque les pierres furent chaudes les groupes délèguèrent des serviteurs qui déposèrent entre chaque couple ces assiettes brûlantes.

Monara alla prendre deux pierres au moyen de deux fourches de palmes et ordonna le festin.

À l'intention de Rose-Hardie et d'Adonaï, et ainsi que le firent les Bleus au sein des autres groupes, il expliqua :

— Les douze ichtos figurent les douze lunes de l'année et chaque poisson est le signe du cycle fécond de nos compagnes. Douze ichtos c'est aussi la limite au-delà de laquelle la merveilleuse drogue se transforme en poison. Nombreux sont les Bleus qui ont été emportés par la mort pour avoir dépassé cette limite.

— Tu nous effraies, Monara, dit Rose-Hardie.

— Ne crains rien, nous maîtrisons les pouvoirs de ces poissons magiques.

Ayant dit cela, il fit rouler sur les pierres chaudes quatre ichtos qui grésillèrent délicatement.

— Brûlés, ils perdraient de leur effet, précisa Monara. Froids, ils n'en auraient aucun, car c'est cette huile qu'extrait de leur chair la douce chaleur des pierres qui contient la fabuleuse liqueur.

— Pourquoi dis-tu que cette liqueur est magique et fabuleuse ? demanda Adonaï.

Monara et Corolle éclatèrent de rire.

— Mange et tu verras ! dit Corolle sur un ton prometteur.

Elle prit un ichto gorgé d'huile tiède et le présenta à Adonaï.

— L'arête est craquante et ne présente aucun danger. Mange, Adonaï.

Monara pria Rose-Hardie de la même façon.

Les deux invités mangèrent sans hâte. Le goût des ichtos était incomparable parce qu'unique.

Le plaisir qu'il procurait précédait et accompagnait le besoin impérieux de le reproduire aussitôt.

Monara avait déjà préparé quatre autres ichtos.

Autour d'eux, les Bleus devaient tempérer la gloutonnerie des Blancs.

— Alors, qu'en penses-tu ? dit Monara.

— C'est en effet délectable, convint Adonai.

Rose-Hardie se léchait les doigts et Corolle promenait les siens sur la langue d'Adonai.

En peu de temps les calebasses furent vidées et, à grands cris, des Blancs réclamaient de nouveaux fruits de la Manne.

Cependant, malgré le peu de poids et de volume des douze poissons consommés, ils éprouvèrent tous une impression de contentement et de satiété.

Le reste de l'huile fut versé dans les calebasses et arrosé de lait de noix. Ils burent, et la douceur du lait fut un nouveau prodige pour les palais.

— L'enchantement du goût était-il l'effet magique dont tu parlais ? dit Rose-Hardie à Monara.

— Patience, épouse d'Adonai, patience ! ironisa Monara en allumant une pipe d'algues.

Corolle se renversa sur la couche et Rose-Hardie, prise d'une étrange langueur, se laissa également aller.

Des cris de stupéfaction furent lancés par les Blancs dont les compagnes s'étaient également couchées.

En observant son propre corps, Adonai en comprit le sens, tout comme il comprit l'hilarité générale des Bleus devant l'embarras des Blancs, stupéfaction quelque peu stupide qui était aussi la sienne.

Arrogant et immodeste, raide et superbe, le sexe du Celte Noir se dressait sans qu'aucune pensée, sans qu'aucune caresse n'ait provoqué cette érection impériale qui ne faisait que répondre à celle de Monara.

Corolle et Rose-Hardie pouffaient dans leurs mains. Leurs yeux brillaient de concupiscence. Entre leurs cuisses ouvertes, Adonai vit un autre sujet d'étonnement. La plus habile des langues n'aurait su faire gonfler ainsi les lèvres intimes de la Bleue et de la Blanche. Et de la base des deux ourlets turgides coulait un mince filet de lait.

L'irréfragable besoin de tremper leurs pointes en feu dans ces ruisseaux de miel s'empara des deux mâles. Ils furent les derniers à se laisser emporter par ce désordre des sens qui poussait les couples à se former, à se défaire, à se déformer sous la torture de la jouissance, à se reformer plus loin, à se joindre à d'autres couples.

L'orgie fut générale.

Monara posséda Corolle et la force décuplée de ses reins déclencha des appels dont on ne savait s'ils réclamaient un regain de puissance ou un ralentissement des coups de boutoir.

De Rose-Hardie l'étroit fourreau de vierge récemment déflorée accepta dans une indicible souffrance la pénétration triomphale du membre difforme de son époux.

Puis ce fut le déchaînement.

Les deux chefs échangèrent leurs montures.

Au moment où Monara allait exploser en elle, Rose-Hardie le désarçonna.

— C'est ta semence que je veux, Adonaï...

Haletante, elle s'ouvrit à son époux.

Plus tard, quand l'effet de la drogue se fut dissipé, Le Celte Noir et Rose-Hardie se retrouvèrent sur la plage, face aux trois soleils levants.

Ils tremblaient encore des excès de la nuit.

— Adonaï, il faut que nous parlions, murmura Rose-Hardie.

Depuis la veille, Adonaï, sans vouloir vraiment se l'avouer, était inquiet. Derrière la joyeuse insouciance des Bleus et leurs plaisirs raffinés, il devinait un mystère, il pressentait des drames.

— Adonaï, j'ai peur, lui avoua Rose-Hardie en se blotissant dans ses bras.

CHAPITRE XII

— Peur, Rose-Hardie ? dit Adonaï en baisant la main de sa compagne.

Ils s'assirent sur le sable rose qui exhalait la fraîcheur de la nuit. Dans les hautes palmes, les pics huppés commencèrent à caqueter en sourdine. De leurs feux rougeoyants, les trois soleils caressaient les vaisseaux spatiaux. La nef naufragée était plongée dans l'ombre, à demi immergée au milieu du domaine des Cônes.

— Quelles sont tes craintes ? poursuivit Adonaï.

Rose-Hardie se laissa aller dans les bras de son époux dont le visage fixait le levant, immobile. Elle ferma les yeux et enferma ses mains jointes au creux de ses cuisses encore frémissantes du plaisir donné et reçu.

— Les sujets d'anxiété sont nombreux...

— Parle-moi, libère tes angoisses, la pressa Adonaï.

— Cette débauche, commença Rose-Hardie, cette folle ivresse des sens, est-elle bien naturelle ?

— Veux-tu parler de notre Union ?

— Non, Adonaï... Nous venions d'arriver, nous devons sacrifier aux usages de nos hôtes. Cette Union m'a paru charmante, quoique...

— Oui, Rose-Hardie ?...

— Je dois t'avouer qu'il ne me fut pas agréable de te voir dans les bras de Corolle, mais je l'ai accepté pour ton plaisir...

— Tout comme c'est pour le tien que je t'ai donnée à Monara...

— Cela te déplaisait-il donc, Adonaï ?

— Si mes sens l'admettaient, mon cœur refusait ce partage.

Cet aveu combla la jeune Survivante.

— L'Union consommée, poursuivit-elle, je pensais que nous retrouverions la propriété de nos sens, que je serais à toi, et à toi seul...

— Et que tu serais à moi, et à moi seul...

— Oh, Adonaï, ce que nous venons de vivre m'épouvante. Ces poissons étranges qui embrasent nos corps...

— Si ce n'était que cela, dit Adonaï. Toi et moi, nous n'avons pas perdu la faculté de raisonner, mais il en est autrement de ton peuple...

— Que veux-tu dire, amour ?

— Les Survivants ont plongé dans l'ivresse des sens avec une naïveté et une ardeur qui me font craindre qu'ils voudront s'enfoncer plus profondément et que leur raison chavirera.

— Et les Bleus les encourageront à déchoir...

— Exactement, Rose-Hardie.

La jeune fille releva la tête et rouvrit les yeux.

— Adonaï, ce peuple n'est pas bon, j'en ai la conviction !

— Hélas, je le pressens aussi... Pourtant, votre Grand Livre, celui dont parlait ton père et les Sages...

— Mon père ! murmura Rose-Hardie. Mon père qui a tué ma mère... Ma mère qui a reçu dans son ventre l'hommage de Bleus... Cela est incroyable, aujourd'hui. Adonaï, ce qui a commencé par la mort finira par la mort... J'ai observé...

— Moi aussi, j'ai observé...

— Il n'y a aucun enfant, Adonaï ! Un peuple qui se livre sans frein au plaisir devrait avoir de nombreux enfants... Non seulement nous n'en avons pas vus, mais je n'ai pas rencontré de femme grosse... Certaines ont un léger embonpoint... Oh Adonaï, voici ma plus grande appréhension : j'ai le pressentiment que les femmes enceintes, quand elles ne peuvent plus donner le plaisir sont exclues de la communauté. Et que deviennent leurs enfants ?

— Les femmes accouchent d'adolescents...

— Ne plaisante pas, Adonaï ! Les plus jeunes garçons sont pubères et les filles sont toutes nubiles ! Et tous et toutes possèdent déjà une grande science de l'amour...

— Et tu oublies les vieillards, Rose-Hardie.

— Quels vieillards ?

— Il n'y a pas de vieillards... Ce peuple rejette les jeunes et les vieux, autrement dit tout ce qui ne peut pas ou ne peut plus servir.

— Adonaï, imagines-tu que les Bleus vont se nourrir chaque soir, jusqu'à la prochaine manne, de poissons qui illuminent les sens ?

— C'est leur intention, dit Adonaï sans hésiter.

— Qu'en sera-t-il des enfants qui seront conçus dans ces mêlées ? Le sang bleu s'accommodera-t-il des ventres blancs ? Quels dégénérés produira le mélange d'un peuple encore faible — le mien — avec ces hommes et ces femmes turpides ?

— Turpides ? reprit Adonaï. Elam, ton père, avait-il raison de rappeler la morale du Grand Livre ?

— Ton interrogation est terrible, Adonaï, toi qui as prouvé aux Survivants que Merodach n'existe pas...

— Avons-nous le droit de nous élever en moralisateurs ?

— Non, sans doute, Adonaï. Mais nous avons celui de nous défendre...

— Qu'entends-tu par là ?

Rose-Hardie se leva d'un bond et domina de son éclatante nudité le Celte Noir prostré.

— Fuyons, Adonaï ! dit-elle d'une voix brisée.

Le Celte posa son front contre le ventre de sa compagne.

— Fuyons ! pria-t-elle en posant ses mains sur la tête d'Adonaï.
Fuyons pour que vive notre enfant !...

La supplication de Rose-Hardie avait mis à nu les lourds pressentiments qui avaient tenu Adonaï éveillé après la célébration de la Manne.

Tout en éprouvant un sentiment de culpabilité à l'égard des Survivants, il obéit à son instinct. Il transporta dans le vaisseau amiral l'essentiel des réserves d'aliments lyophilisés et isola le soft-air bien au-delà des Cônes, à deux milles du vaisseau échoué.

Les paroles de Rose-Hardie l'obsédaient.

Il n'était plus loin de croire que les Terres Bleues étaient maudites. Allait-il essayer de convaincre les Survivants ? Il prendrait sa décision le soir même, en fonction des événements.

Par la suite, il regretta maintes fois de n'avoir pas pris la fuite vers l'Inconnu...

Sans attendre.

CHAPITRE XIII

Ils avaient survolé l'île et n'avaient rien vu d'inquiétant.

Justement.

Ils n'avaient rien vu.

Le soft-air amiral, le meilleur vaisseau de la flotte, celui qu'Adonaï avait le mieux en main, s'était stabilisé au-dessus de la hutte centrale, à cinq mille pieds.

Le côté sous le vent était tel qu'ils l'avaient vu en arrivant. Les coraux délimitaient un lagon, à droite de la baie qu'Adonaï baptisa mentalement du nom de Baie de la Manne. Sur la gauche, le territoire des Cônes qui portaient sur leurs pointes le vaisseau d'Elam, détruit. Au centre, la plage était accueillante et les autres vaisseaux ressemblaient à des têtes de vis nickelées enfoncées dans une pièce de bois.

Le soft-air avançait au ralenti.

Plus loin, derrière la hutte commune, s'étendait la forêt mésophile, luxuriante, mauve et bleutée, ocellée des taches jaune vif des palmes séchées sur pied.

Cette forêt cernait la montagne centrale à la manière d'un fer à cheval. Entre les bords intérieurs de cette demi-couronne et les flancs abrupts des hauteurs s'étendait une savane qui allait crescendo vers la sécheresse. Boisée à la frontière de la forêt mésophile, elle devenait arbustive, puis herbeuse. Enfin, sorte de ressac contre les rocs, ce n'était plus qu'une steppe désolée.

Au centre de ces demi-cercles concentriques s'élevait le mamelon unique.

Le soft-air s'immobilisa à l'aplomb du sommet.

— Regarde ! dit Rose-Hardie.

Un assemblage de pierre pointait ses trois flèches vers l'ouest.

— Le Trident, dit Adonaï, un lointain souvenir de l'occupation des Terres Bleues par les Plus.

Au souvenir des carnages perpétrés sous cet emblème, Rose-Hardie frissonna. Comme la Métropole et Chernoviz lui paraissaient maintenant très loin ! Mais le déchaînement des Moins contre les Cadres et les Plus s'était incrusté dans sa mémoire.

Le soft-air reprit sa course lente dans le ciel pur.

De l'autre côté de l'île, la montagne s'étalait en pente douce vers des terres inhospitalières. Une jungle épaisse et sombre accompagnait la contrepente jusqu'à une plage étroite séparée de la mer par la double bande de l'avicennia et du rhizophora. De cette dernière zone, et

malgré l'altitude, Rose-Hardie et Adonaï devinèrent les entrelacs de racines.

Au ras des flots, le vaisseau refit le tour de l'île et Adonaï le posa dans un petit cirque de roches et de sable. Il coupa les moteurs, rangea les provisions et les armes. Il avait emporté tous les guns-laser. Il hésita longuement avant de décider de revenir à la hutte commune sans arme. Comment aurait-il expliqué la présence à sa taille d'un gun-laser ?

Il prit la main de Rose-Hardie et ils marchèrent sans hâte, parcourant environ deux milles.

À proximité du territoire des Cônes, Rose-Hardie s'agenouilla et pria à la mémoire de ses parents et de ses congénères.

Puis ce fut le soir.

Ils regagnèrent la hutte commune.

En survolant Garnig et en revenant le long de la plage, ils n'avaient vu âme qui vive.

DEUXIEME PARTIE

L'ENFER !

CHAPITRE XIV

Bien avant que les pierres ne fussent chaudes l'énervement gagna les Survivants. Ils pressaient les Bleus de se hâter, attisaient les feux, palpaient les plats à ichtos, se brûlaient les doigts dans les braises, ennuyaient les Femmes-Bleues. Les Survivantes, plus réservées, n'en étaient pas moins impatientes à l'idée de l'explosion des sens qui se préparait.

Adonaï et Rose-Hardie observaient tout cela avec un froid détachement. Ils avaient décidé de se tenir à l'écart.

Monara vint les prier de s'asseoir auprès du feu central.

— Nous avons besoin de repos, dit Adonaï.

— Les exercices de l'amour t'auraient-ils épuisé ? plaisanta Monara.

— Comprends-le ainsi, si tu le veux, Monara, répliqua Adonaï.

— Pourtant la corolle de Corolle est prête à t'accueillir, soupira la Bleue en se caressant.

— Adonaï garde ses forces pour son épouse ! répondit Rose-Hardie, sèchement.

— C'est contraire à nos lois, dit Monara. Dois-je comprendre que tu refuseras mon hommage, Rose-Hardie ?

— Au risque de te vexer, je te réponds oui. Oui, je refuserai ton hommage...

— Sur Garnig, insista le Bleu, toutes appartiennent à tous.

— Laisse-nous réfléchir, trancha Adonaï. Nous avons besoin de repos...

— Ton peuple ne pense pas comme toi ! constata Monara, amer.

— Les Survivants avaient des lois, et ta loi est le contraire de celle qu'ils ont respectée jusqu'à présent. Cette licence a aboli leur volonté...

— Tu sembles le regretter, dit Monara d'un air madré.

— Je crains en effet qu'ils ne se livrent à des excès...

Comme pour donner raison au Celte Noir, les Survivants se déchaînèrent. Ils se précipitèrent avec avidité sur les ichtos que retournaient sur les pierres les Bleues enamourées.

— Eh bien, je ne te souhaite pas bon appétit ! ironisa Monara.

Il planta là Rose-Hardie et Adonaï et se mêla à ses troupes. Il s'assit entre trois jeunes Bleues à peine nubiles et goba d'entre leurs doigts huileux sa douzaine de poissons aphrodisiaques.

L'ardeur des Survivants était bien supérieure à celle de la veille où

les effets des ichtos les avaient surpris et déconcertés.

Les barrières de l'étonnement levées, ils ne montraient plus aucune retenue. Ils passaient d'une femme à l'autre, d'une Bleue à une Blanche, d'une Blanche à une Bleue, honoraient à plusieurs une femelle, piaffant, écumant, hilares, encouragés par les cris des Bleus qui, eux, se contentaient de s'assouvir dans le ventre des Blanches.

Les Bleues riaient aux éclats et se moquaient.

Il y avait de la malignité dans ces rires. Les Bleus étaient en train de transformer les Survivants en bêtes.

— Des fauves en rut, dit Adonai.

— Cela n'a plus rien à voir avec l'amour, répondit Rose-Hardie.

De la mêlée, Monara et Corolle leur adressaient des signes. Ils se moquaient aussi.

— Comment avons-nous pu participer à ces jeux ? dit Adonai.

— Je n'ai pas accepté d'autre semence que la tienne, dit Rose-Hardie, suivant le cours de ses pensées.

Elle enlaça le Celte Noir.

— Sortons, Adonai !...

— Attends...

— Que crains-tu ?

— Je pressens le pire...

— Quoi donc ? le pressa Rose-Hardie. Ha ! c'est vrai, tu es si différent de nous, Adonai, fils de Merodach... Nous, les sauvages...

— Dans les Ténèbres, vous n'étiez pas des sauvages... Simplement, Rose-Hardie, j'ai quelques millénaires d'avance sur vous et mon cerveau a une connaissance qui vous dépasse.

Mais ton peuple, lui, redescend dans la nuit des temps...

Une clameur s'éleva du cœur de la lutte amoureuse. Quelques Survivants parmi les plus forts s'étaient levés, les yeux fous, écarlates, couverts de sueur.

L'un d'eux prit la parole. Rose-Hardie connaissait son nom.

— Ammon, murmura-t-elle. Et à côté de lui, c'est Jézonias, son frère.

Ces deux Survivants étaient superbement bâtis et il ne faisait aucun doute qu'ils s'étaient répandus dans bon nombre de ventres bleus. Pourtant, leur sexe était toujours dressé comme un pieu prêt à être planté.

— Frères, écoutez-moi ! lança Ammon.

Il répéta plusieurs fois ces paroles avant d'obtenir un silence entrecoupé par les rires nerveux des femmes Bleues.

— Frères, écoutez-moi ! Ces Bleus nous ont donné leurs femmes, nous leur avons donné nos épouses, ils sont généreux, nous sommes généreux. Et nous leur avons prouvé notre générosité ! (il prit son sexe à deux mains et bascula les hanches en avant dans un geste obscène).

Nous avons dépensé sans compter !...

Cette plaisanterie graveleuse remporta un grand succès.

Deux Bleues s'accroupirent aux pieds d'Ammon et agacèrent ses parties. Il empoigna les deux femmes par les cheveux et les deux têtes se succédèrent entre ses cuisses dans un lent va-et-vient.

— Nous avons dépensé sans compter, reprit Ammon, mais nos amis les Bleus, eux, comptent !

L'incompréhension se lut sur le visage des Blancs.

— Ils comptent leurs petits poissons ! précisa Ammon d'une voix forte.

Des vociférations et des ricanements l'approuvèrent. D'un bras levé, Jézonias obtint à nouveau le silence.

— Douze ichtos, c'est bien peu ! brailla-t-il, cela ne suffit pas pour tenir toute la nuit ! Déjà certains d'entre nous montrent des signes de... fatigue (rires). Alors que des réserves de force nous attendent, là, partout dans cette hutte !

— Servons-nous ! Servez-vous, mes frères ! dit Ammon.

Joignant le geste à la parole, il se fraya un chemin parmi les corps enchevêtrés et se dirigea vers le fond de la hutte, vers les caques à ichtos.

Une meute de Blancs, hommes et femmes, se précipita sur ses talons.

La réaction des Bleus porta l'inquiétude d'Adonaï à son comble. Répondant à un ordre muet de Monara, les Bleues rampèrent vers lui et en quelques instants tous les Bleus furent regroupés dans l'ombre. Monara ne tenta pas d'arrêter les Survivants. Au contraire, lui et son peuple paraissaient se réjouir.

Adonaï courut vers les Blancs qui plongeaient déjà leurs mains dans les caques.

— Arrêtez, fous !

Ammon et Jézonias se dressèrent contre lui.

— Qu'as-tu à dire, Adonaï ? ricana Ammon, méprisant. Tu n'es plus des nôtres... Laisse-nous jouir de ces Terres Bleues où tu nous as menés... Ce dont nous te remercions, ô fils de Merodach ! ajouta Ammon en tirant une révérence empreinte de mauvaise ironie.

— L'ivresse de tes sens obscurcit ton raisonnement, Survivant... Si les Bleus consomment douze ichtos – douze, pas un de plus – ce n'est pas sans raison. Ne te demandes-tu pas pourquoi ils se sont tous retirés ? Regarde...

— Ils nous attendent, imbécile ! Ils attendent nos forces nouvelles !

— En souriant surnoisement ? Pauvre idiot !...

— N'écoutez pas Adonaï, mes frères ! cria Jézonias. Le Celte Noir est impuissant ! Son sexe n'est pas plus gros que celui d'un enfant pendu au sein de sa mère !...

Ammon s'écarta, fit une place à Adonaï.

— Je vais être bon prince... Sers-toi, fils de Merodach, tu en as grand besoin.

Adonaï ignora l'invitation.

Il tenta en vain de convaincre les Survivants. Des grognements hostiles répondaient à ses prières. Il se planta devant les caques, croyant que son aura d'Adonaï – celui de la Délivrance des Ténèbres – serait plus forte que la folie.

Les poings d'Ammon et de Jézonias s'abattirent sur lui. Ce fut le signal de la curée. Le Celte Noir fut bousculé, jeté à terre, piétiné, et les vagues humaines le refoulèrent, ainsi qu'une épave, du côté des Bleus.

Inconscient, il trouva l'abri des bras de Rose-Hardie.

Tels des démons avinés du banquet des sabbats, les Survivants, silhouettes animées par les flammes dansantes, venaient en files frénétiques abattre sur les feux de pleines brassées d'ichtos.

Faussement placides, les Bleus se complaisaient dans une immobilité curieuse. Ils échangeaient des regards appuyés et des sourires de connivence.

Adonaï s'éveilla, se dégagea des bras de Rose-Hardie et se mit sur son séant. Dès qu'il fit mine de se lever quatre Bleus musclés lui clouèrent les membres.

Doucereux, Monara lui donna ce conseil :

— Laisse les Blancs nous voler la Manne...

Corolle promena ses lèvres sur le front du Celte.

— Et la Manne les punira, chantonna-t-elle.

Poussée par Rose-Hardie, elle éclata de rire et gonfla ses joues.

Les Survivants n'avaient pas eu la patience de chauffer des pierres. Les ichtos grésillaient sur les braises et, apparemment insensibles à la douleur, les Survivants saisissaient les poissons brûlants et les gobaient alors qu'ils dégouлинаient d'huile.

D'aucuns furent très vite rassasiés, à moins qu'une sorte de sixième sens ne leur eût commandé de limiter leur abus. D'autres, dont Ammon et Jézonias, se repaissaient sans trouver le contentement.

Tous furent victimes d'un désir exacerbé.

Pour les moins goulus, cela n'eut pas d'autre conséquence que des accouplements furieux, dans l'égarement de la raison, l'hallucination des regards et le bouillonnement des corps. Les femmes échauffées se coulèrent sous les membres prodigieusement rigides et des appels exaltés aux coups de reins résonnèrent dans la hutte.

Bientôt tous s'écroulèrent, assommés de fatigue et de drogue.

Tous sauf Ammon et Jézonias, et une Survivante dont le corps sculptural était inassouvi.

— Gazara, ma cousine ! s'exclama Rose-Hardie.

La fille, qui avait à peine dix-huit ans, était d'une stature imposante et sa musculature n'avait rien à envier à celle des deux Blancs. Tous trois avaient le menton, la poitrine et les mains huileuses. Leur visage était fiévreux. Comme s'ils suivaient la même musique intérieure, ils dansaient d'un pas d'ours, lourd, sans rythme cohérent.

Ils étaient *absents*.

Jézonias fut le premier à lancer un cri de douleur.

Le signal que guettaient les Bleus...

Au cri de Jézonias, ils répondirent :

— Piap-piap-PIAP !...

Leur joie était évidente.

Nouveau cri de Jézonias, suivi d'un rugissement d'Ammon.

— Piap-piap-PIAP !...

Les femmes Bleues gonflèrent leurs joues, ainsi que l'avait fait Corolle tout à l'heure, et un étrange vrombissement accompagna les encouragements pleins d'entrain des *piap-piap-piap*.

À son tour, en se tordant le ventre, Gazara poussa un hurlement qui tourna court en vagissement quand elle fut à bout de souffle.

Rose-hardie et Adonaï comprirent le terrible symbole des joues gonflées des Bleues.

Le sexe d'Ammon et de Jézonias était en train d'enfler !

— Piap-piap-PIAP-piap-piap-piap-piap-piap-PIAP !

Les visages des blancs et de leur compagne exprimaient maintenant une douleur insupportable.

Les deux priapes avaient atteint une démesure violacée.

Les mains de Gazara se crispaient sur son ventre.

Les regards des trois victimes de la Manne étaient aveugles. Sur leurs joues la peau était tendue et leurs yeux semblaient s'enfoncer dans leur orbite. La sueur ruisselait sur leur front, inondait leur cou.

Le vrombissement des Bleues et les *piap* de leurs mâles enflaient également.

Soudain Gazara tomba à la renverse, jambes écartées, le bassin relevé.

Son hurlement de femelle électrisa les deux Blancs.

Ils se battirent pour sa possession, s'assenant des coups de poing, des coups de pied, des coups de tête, grognant et rugissant.

Adonaï voulut se lancer vers eux. Les quatre Bleus raffermirent leur prise.

— Ils vont s'entretuer !

— Oh, Adonaï, c'est horrible ! Que n'as-tu gardé une de tes armes ? regretta Rose-Hardie.

Malgré sa répulsion, elle était fascinée.

Les Bleus ne dissimulaient pas leur plaisir.

— Les porcs ! gronda Adonaï, ils savaient ce qui allait arriver...

Le bassin agité de soubresauts, Gazara se tortillait sur le sol. Ses seins étaient zébrés par les coups de griffes qu'elle se donnait.

Rose-Hardie se leva d'un bond.

— Gazara, ma pauvre cousine !...

Des mains bleues emprisonnèrent ses chevilles et elle tomba sur Adonaï.

En appui sur ses talons et sur ses mains, la Blanche tournoyait comme un insecte désailé.

Ses jambes ouvertes présentaient aux yeux écarquillés d'horreur d'Adonaï et de Rose-Hardie une plaie enflammée.

Une double cloque sous les boucles brunes de son triangle.

— Piap-piap-PIAP-PIAP-PIAP !...

Ammon venait d'avoir le dessus sur Jézonias qui, presque inconscient, se roulait à terre, les mains serrées sur son membre.

Ammon s'abattit entre les jambes de Gazara et ils s'unirent d'un seul mouvement.

La démesure pénétra l'outrance.

Ils furent rivés l'un à l'autre.

Le ventre de Gazara referma ses mâchoires d'acier sur le boutoir éléphanterque.

L'araignée hideuse qu'ils formaient fut secouée de spasmes et gratta le sable.

Les Bleus se levèrent.

Le hurlement de Jézonias glaça les sangs de Rose-Hardie.

— Par Mérodach ! murmura Adonaï.

Le priape de Jézonias venait d'exploser. Une colonne de sang gicla du centre de son corps et laissait deviner ce qui se passait au même instant au plus profond du ventre de Gazara.

La Blanche et Ammon éclatèrent. Leur corps et leurs membres se détendirent. Le sable épongea les ruisseaux de sang. En peu de temps les trois victimes furent exsangues.

Mais ils étaient déjà morts. Une foudroyante hémorragie cérébrale les avait emportés.

— La Manne ! cria un Bleu.

— La Manne ! lui répondirent des chœurs de Bleues.

— La Manne a puni les voleurs ! dit Monara.

— Gloire à la Manne ! conclut un Bleu.

Rose-Hardie s'était évanouie.

D'un coup de gourdin sur la tempe, Adonaï fut assommé.

Il ne sut pas qu'on l'entravait.

CHAPITRE XV

— Comment te sens-tu, Adonaï ?

Monara souriait de toutes ses dents. Pendue à son cou, Corolle balançait ses hanches, ondulante, lascive.

— Rose-Hardie et Adonaï sont devenus deux petits oiseaux, chantonna-t-elle, ironique. Deux petits oiseaux tout blancs...

Adonaï se frotta les yeux, se massa la nuque et les tempes et, encore étourdi, fixa Monara dont le visage se trouvait à la hauteur du sol sur lequel le Celte Noir reposait.

Il regarda autour de lui.

À ses côtés, tournée vers lui, assise, les chevilles jointes, la tête penchée, Rose-Hardie sanglotait.

Adonaï sauta sur ses pieds et empoigna les barreaux de la cage.

— Par Merodach, peux-tu me dire, Monara, ce que signifie ?...

Sa phrase fut coupée par le rire démoniaque du Bleu. Le doux Monara n'existait plus. L'amoureux, le tendre, l'aimable, le bienveillant Monara était mort.

Ses yeux étaient remplis de haine et de cynisme.

— Cet oiseau parle ! dit Corolle. Et la femelle, amour, parle-t-elle aussi ?

— Quelle est cette comédie ? gronda Adonaï.

La cage, faite de bois de palmes et de lianes, était un cube de deux mètres d'arête suspendu au-dessus du sol à une hauteur d'homme. Adonaï leva les yeux : un réseau de lianes permettait de descendre et de monter la cage qui jusqu'alors avait été dissimulée dans les hautes touffes de palmes.

Le Celte Noir secoua les barreaux et la cage commença de se balancer.

— Je ne te conseille pas ces gestes désordonnés quand tu seras là-haut, Adonaï... Les lianes pourraient céder, et je m'en voudrais que tu meures prématurément.

— Infâme ! Pourquoi nous avoir enfermés ?

— Les oiseaux blancs finissent dans les cages..., chantonna Corolle.

Rose-Hardie avait relevé la tête. Elle ne pleurait plus.

— Chienne ! dit-elle à Corolle.

— Oh ! La vilaine femelle ! roucoula la Bleue.

Prenant un bâton, elle se mit à agacer Rose-Hardie, essayant de lui ouvrir les jambes. La Blanche lui arracha la baguette et la brisa.

— Chienne en chaleur !

Elle cracha au visage de la Bleue.

— Ces oiseaux sont méchants, amour, tu devrais les égorger et les faire rôtir, gazouilla Corolle.

Monara ricana.

— Et mon peuple ? Qu'est devenu mon peuple ? dit Adonaï d'une voix sourde.

— Ton peuple est entré en léthargie, ami...

— En léthargie ? s'étonna Adonaï.

— Tu verras cela demain matin, coupa le Bleu, badin et désinvolte. Pour l'instant, je t'offre, si tu le permets, un spectacle de choix... Tu seras à la meilleure place... Ne me remercie pas...

Monara donna des ordres et des Bleus vigoureux tirèrent sur les lianes. La cage, en oscillant, s'éleva le long des troncs de palmes et s'immobilisa à la limite des feuilles.

Lentement, afin de ne pas déséquilibrer leur prison, Rose-Hardie et Adonaï s'approchèrent à genoux d'un des bords du plancher rudimentaire.

Une vingtaine de mètres plus bas s'étendait la plage. Derrière, Garnig était plongée dans la nuit. À la très faible lumière de la lune dans son premier quartier, l'on devinait le crâne chauve de la montagne bleutée. Les abords de la hutte commune étaient éclairés par des centaines de torches et c'étaient d'autres torches de palmes qui traçaient une voie de la hutte à la plage et délimitaient deux zones : le fossé-frontière du territoire des Cônes et un large cercle autour d'un bûcher.

Rose-Hardie se cala entre les bras d'Adonaï. Dans l'obscurité, ses yeux brillaient de larmes.

Trois groupes de Bleus sortirent de la hutte commune, portant à bout de bras trois formes blanches. Le chant des femmes qui suivaient le cortège scandait une marche funèbre.

— Ammon, Jézonias et Gazara, murmura Adonaï.

Des trois victimes de la Manne, la tête brinquebalait au rythme des pas. Elles reposaient sur le dos, couchées sur le hérissément de bras bleus. Sur les ventres, le sang caillé faisait une tache sombre.

Les morts furent projetés sur le bûcher dans un puissant ahan.

Une Bleue planta sa torche dans le tas de palmes qui s'embrasa aussitôt.

Une ronde se forma autour du bûcher. Puis les Bleus, dans un ballet de torches, s'éparpillèrent. Des porteurs de seaux en écorce montèrent dans les vaisseaux et répandirent de l'huile de palme à l'intérieur. Des torches furent lancées dans les habitacles par des Bleues debout sur les ailes des softs-airs.

— Il nous reste l'espoir que ces sauvages ne savent pas compter, dit Adonaï. Sinon...

— As-tu encore de l'espoir ? chuchota Rose-Hardie.

Le Celte Noir la serra contre lui.

En quelques instants les vaisseaux furent des foyers crachant des flammes mauves et une fumée noirâtre. Certes, pensa Adonaï, les piles atomiques enfermées dans leur coffre de métal ne seraient pas touchées. Mais le feu détruirait tous les équipements et rendrait les vaisseaux inutilisables.

Le flamboiement des vaisseaux remplaça l'éclat déclinant du bûcher au milieu duquel les trois corps réduits à l'état de noires racines achevaient de se calciner.

Alors toutes les torches se portèrent du côté du Territoires des Cônes...

Rose-Hardie poussa un cri et ses ongles s'enfoncèrent dans le bras d'Adonaï.

— Qu'est-ce que ?...

Le Celte Noir plaqua ses mains sur les yeux de la Survivante.

— Ne regarde pas...

Il venait de comprendre.

Rose-Hardie se dégaya furieusement, folle d'angoisse. Son front heurta les barreaux.

— Adonaï, nous les avions oubliés...

Elle haletait.

— Adonaï, nous avions oublié les enfants ! cria-t-elle.

Elle se frappa la poitrine de ses poings fermés.

— Que Merodach nous punisse !

— Il nous a punis, il nous punit et il nous punira, dit Adonaï.

— Comment avons-nous pu, toi, moi, et tous les Survivants, tirer sur la prudence et la morale le rideau de l'ivresse des sens ? sanglota Rose-Hardie.

— Tu n'es pas coupable ! dit le Celte Noir.

— Comment ? se révolta-t-elle. Mais nous sommes mille fois coupables !...

— Ces Bleus nous ont tenus sous leur charme... Nous n'étions pas préparés à cela... Et il y a là une première et incomplète explication à l'abandon des Terres Bleues par les Plus...

— Comme je regrette la paix des Ténèbres du Canal Calédonien ! se lamenta Rose-Hardie. Comme je regrette les Ténèbres, le froid, la faim... Mais aussi, je ne te regrette pas, ô amour...

Elle posa doucement ses lèvres sur celles du Celte Noir.

— Adonaï, ton avènement n'était donc pas le Temps de la Délivrance promise ?

— Existe-t-elle vraiment ? J'ai sorti ton peuple des Ténèbres, nous avons fui la Métropole où le progrès aurait dû faire le bonheur des

Survivants, de tous les peuples. Au lieu de cela... L'on aurait pu croire que ces Terres Bleues ignorées par l'Évolution étaient la fin du voyage. Et puis...

— Non ! cria Rose-Hardie.

Son corps et son esprit refusaient le cauchemar qui tel un oiseau de nuit étendait ses ailes blêmes au-dessus du halo des torches.

Des hommes précédèrent les gardiennes d'enfants. Ils portaient sur leur dos ce qui semblait être des sacs.

— Les chiens ! dit Adonaï. Ils ont égorgés les chiens...

Les quelques bêtes qui avaient débarqué, joyeuses, avec les Survivants n'aboieraient plus, ne s'ébattraient plus dans les flaques, ne partageraient plus les jeux des enfants...

Les enfants !...

Les Bleues les tenaient par la main. Ils étaient à la fois intrigués et amusés, se demandant ce qu'était cette fête nocturne à laquelle on les conviait.

Certains, inquiets, appelaient leur mère.

Des ponts de lianes furent tendus au-dessus du fossé qui séparait la plage du territoire des Cônes. Des Bleus coururent au-devant du danger et plantèrent des torches dans le sable.

La masse des Cônes demeura immobile.

Les chiens égorgés furent catapultés sur les pointes jaunes et noires.

Voyant cela, les plus âgés des enfants se révoltèrent. Ils furent maîtrisés par les Bleus. Pendant ce temps les nourrissons, qui ne connaissaient ni le parfum de l'horreur ni l'odeur de la mort, se tenaient tranquilles dans les bras des Bleues.

Rose-Hardie éclata en sanglots.

D'autres Bleus se massèrent au bord du fossé. Les femmes portaient des sexes-coquillages et les hommes des cylindres-pipeaux.

Cet orchestre, qui avait accompagné l'Union d'Adonaï et de Rose-Hardie, commença à jouer un air lugubre.

Un à un les enfants furent jetés en pâture aux Cônes.

Ils se débattaient parmi les pointes. Les plus jeunes coulaient à pic.

D'abord sourd puisque venant de l'eau, un long et puissant mugissement enfla démesurément lorsque les Cônes se soulevèrent comme un roc unique et immense.

Instinctivement, les Bleus reculèrent.

Dressés sur leur pédoncule élastique, les coquillages assassins dodelinaient, hésitants.

L'offrande leur paraissait-elle trop tendre ? La chair blanche était-elle trop fade à leur goût ? Étaient-ils repus après le partage des cinq dépouilles des compagnons d'Elam ?

Il n'en était rien.

Ainsi que le voulait leur nature de mollusques, leurs réactions étaient lentes et progressives. Possédaient-ils seulement un odorat ? Une ouïe ? Une vue ? Leurs six trompes transmettaient-elles des ondes déterminant l'attaque ?

Dans un sifflement aigu qui couvrit les cris des enfants, ils soufflèrent des jets de vapeur.

Puis ce fut le chaos.

L'hallali. La curée.

La mer se mit à bouillonner.

Dans cette zone en ébullition les Bleus précipitèrent les derniers petits Blancs – des filles pour la plupart – et se retirèrent.

Trompes en érection, corps déchiquetés, cris d'agonie, fracas des Cônes qui s'entrechoquaient, pompes aspirantes et goulues des pédoncules noueux de muscles rosés, écume, mugissements, tout ne fut qu'effervescence.

Fermentation impétueuse, sonore et liquide.

Dans sa rage de se saisir d'une proie, un Cône bascula et Adonaï vit alors que la base de la ventouse était une bouche molle.

De cet antre froid et visqueux dépassait encore les jambes d'un enfant aux deux-tiers avalé.

La joie des Bleus fut à son comble.

Le vaisseau en perdition, comme si un trou s'était creusé sous lui, disparut cette fois totalement dans les bouillons.

Les Cônes qui n'avaient pu s'emparer d'un cadavre de chien ou d'un enfant vivant redoublaient de mugissements.

Les autres, gavés de chair, s'alignèrent le long du fossé en se balançant.

Saluts ? Remerciements à ceux qui venaient de leur fournir la chair du sacrifice ? Les Cônes expulsèrent leurs harpons qui se fichèrent au fond du fossé.

Les Bleus se prosternèrent et Adonaï crut rêver lorsque les Cônes, à leur tour, s'inclinèrent en avant.

Plus tard, Rose-Hardie et le Celte Noir succombèrent à une mauvaise fatigue. Pas plus que leur sommeil n'était du repos, leur éclipse de deux heures de l'enfer de Garnig ne fut oubli ou amnésie.

Bien qu'assoupi, leur cerveau vibrait nerveusement : les torches des Bleus éclairaient à jamais dans leur mémoire l'odieuse immolation.

CHAPITRE XVI

Ils furent réveillés par un bruit – le caquetage des pics huppés qui se livraient bataille et sautaient d'une branche à l'autre dans la ramure –, et par un mouvement : la cage descendait.

Elle toucha lourdement le sol et le couple prisonnier dut se retenir aux barreaux pour ne pas tomber.

Le ricanement de Monara les accueillit alors qu'ils se redressaient. Rose-Hardie se sentait sale et Adonaï avait le visage défait.

Fraîchement baignée, Corolle était plus belle que jamais dans sa nudité. Son index jouait avec les boucles brunes de sa toison intime qui luisait d'huile parfumée.

— Je trouve que l'oiselle a les plumes bien ternes, dit-elle gaiement.

— Et l'oiseau donc ! dit Monara.

Il enlaça Corolle par derrière et ses doigts rejoignirent l'index de la Bleue entre ses cuisses.

— Comme tu sens bon, Corolle ! Pouah ! la Blanche doit sentir mauvais !...

Ils rirent et s'embrassèrent à pleine bouche.

— Assassins ! cria Rose-Hardie. Vous avez assassiné nos enfants...

Corolle ôta son diadème de fleurs et l'accrocha au membre érigé de son amant.

— Je n'ai fait que leur éviter une longue agonie, soupira le Bleu en prenant Corolle par les hanches.

— Que dis-tu ? Tu es fou ! dit Adonaï.

— Blanc oiseau, méchant oiseau ! récita Corolle en fléchissant les jambes.

Monara s'assit en tailleur, jambes ouvertes, pieds croisés et Corolle se laissa glisser le long de son buste.

Elle s'empala.

S'aidant du ressort de ses chevilles cambrées et de ses mains posées sur les épaules de son amant, elle fit glisser en elle la colonne. Sa tête roulait voluptueusement, mais son regard ne quittait pas celui d'Adonaï.

— Qu'en dis-tu, vilain oiseau blanc ? Te souviens-tu de la douce fleur de Corolle ? C'est la fleur qui mène les oiseaux blancs à la léthargie...

Ce dernier mot devait être désopilant car Monara s'esclaffa. Son rire clair se transforma en rire de gorge, en gloussement gras, lorsque Corolle accéléra son mouvement de pompe.

Rose-Hardie cracha sur les Bleus accouplés.

— Chiens !...

Monara éjacula et Corolle poursuivit pendant quelques secondes ses mouvements de plus en plus rapides. Elle atteignit le plaisir et en poussant des ahans de contentement s'enfonça d'un dernier coup jusqu'à la racine du membre.

— Vous ne savez donc que faire cela, copuler et tuer ?

Corolle s'arracha du berceau des cuisses de Monara et approcha son ventre humide des barreaux.

— Hier encore, l'Union ne te semblait pas honteuse, bel oiseau blanc... Veux-tu me connaître à nouveau ? Monara est généreux, il te libérera le temps que je t'accueille dans mon ventre... À moins que je ne m'enferme avec toi dans la cage et que ton oiselle ne reçoive l'hommage de mon amant ?

— Plutôt mourir ! dit Rose-Hardie.

— N'aie crainte, tu mourras bientôt...

Monara s'était levé et c'est sur un ton condescendant qu'il venait de promettre la mort à Rose-Hardie.

À son tour près de la cage, mais en évitant d'être à portée des mains d'Adonaï, il fit l'amuseur public. Il penchait la tête à droite, puis à gauche, reculait d'un pas, s'avancait, le buste penché, écarquillait les yeux, fermait à demi les paupières, arrondissait les lèvres sur une moue dubitative, se prenait le menton...

— Il ne te suffit pas de nous tenir à ta merci, il faut encore que tu te moques, dit Adonaï.

— Hum ! fit Monara à Corolle qui entra dans le jeu et répéta les mimiques de son amant, que penses-tu de la santé de nos hôtes ? La léthargie n'aurait-elle pas commencé à les envahir ?

— L'oiselle n'est certes pas à son avantage, et l'oiseau a une petite mine, mais...

— Mais ?...

— Ils ne paraissent pas encore atteints...

— C'est curieux, dit Monara en affectant de méditer, seraient-ils plus résistants que les autres ?

— Oui, la léthargie des autres est déjà bien avancée, fit doctement Corolle.

— Assez ! cria Adonaï.

— Holà ! Ne t'excite pas ! Il faudra renforcer cette cage...

— En vérité, souligna Corolle, il me semble très vigoureux. Mais pourquoi n'honore-t-il pas sa femelle ?

— Tu sais bien que les oiseaux en cage perdent le goût du plaisir, ironisa Monara.

— Quel dommage ! regretta Corolle. Cette force...

— Sors-moi de cette cage et tu verras l'effet de mes forces ! dit Rose-Hardie.

— Vilaine ! minaуда Corolle.

— Soyons sérieux ! coupa Monara.

Puis, s'adressant au Celte Noir :

— Ainsi, tu es impatient de connaître le sort de ton peuple – enfin, de ce qui en reste... et de savoir ce que veux dire le mot léthargie ? Que ta volonté soit faite, Adonaï...

Il donna un ordre que des Bleus dissimulés dans la fûtaie attendaient. Des cris d'encouragement ponctués de rires retentirent. Des lianes fines maniées comme des fouets claquèrent au-dessus de formes rampantes venues du chemin de la hutte commune.

Le sang se retira du visage d'Adonaï. Rose-Hardie tomba à genoux.

Les Blancs et les Blanches se traînaient dans le sable, les yeux ensommeillés, les membres engourdis. Avachis, sans force, ils ne rampaient que sous les coups de fouets et s'aplatissaient dès que les lianes cessaient de mordre leurs chairs.

Derrière les fouetteurs, la horde des Bleus encourageait les larves. Une ligne avait été tracée à l'extrémité du chemin et les paris étaient ouverts. Lequel d'entre ces vers humains franchirait la ligne le premier ?

Ce fut une Blanche. Les parieurs contestèrent le gain. L'un des fouetteurs n'avait-il pas particulièrement excité la femme-larve ? Après de longues palabres, le calme se rétablit.

Blême, Adonaï vit les quelques dizaines de couples se répandre autour de la cage. Les loques n'aspiraient qu'à l'immobilité. De leur bouche béante sortait une plainte étrangement brisée. Leurs cordes vocales étaient infectées. Tous, hommes et femmes, avaient vomi. En témoignaient les salissures brunes qui avaient séché sur leur peau. Tous saignaient du nez et de leurs gencives perlait également un sang rouge vif. Les femmes étaient atteintes d'hyperménorrhée et des humeurs sombres coulaient entre leur cuisses.

— Alors, Adonaï, reconnais-tu ton peuple ? se gargarisa Monara.

— Par quels maléfices les as-tu menés en cet état ?

— Mais je ne leur ai rien fait ! se récria Monara, la main sur la poitrine en signe d'innocence. Ils se sont détruits eux-mêmes...

— Les ichtos ? souffla Adonaï.

— La Manne n'est pour rien dans ce spectacle infect.

Le Bleu prit un air gourmand et malin pour ajouter :

— Vois quelles souffrances j'ai évitées à vos enfants. Les Cônes les ont occis en quelques instants...

— Je ne comprends pas...

— Ah ! Je vais éclairer ta lanterne, bel oiseau sans cervelle, dit Corolle.

— Laisse-moi ! trancha Monara.

Boudeuse, la Bleue s'effaça.

— Ils se sont détruits eux-mêmes, comme tu t'es détruit toi-même...
Tu ne comprends toujours pas ?

— Pas plus !

— Le plaisir vous a détruits...

— Sois clair !

— Le plaisir que vos hommes ont pris dans nos femmes, le plaisir que vos femmes ont pris sous nos hommes...

Une fois de plus, Monara éclata de rire et Corolle tapa dans ses mains.

— Ce plaisir qui est notre ordinaire mais qui rend les Blancs fous. Et qui les tue !...

— Le plaisir que je t'ai donné quand tu m'as pénétrée, Adonaï, ajouta Corolle, et le plaisir que Monara a donné à ta femelle de toute la longueur de son membre !...

Le rire les secoua.

— Nous sommes empoisonnés, Adonaï ! éclata Monara.
Empoisonnés !

— Par Merodach ! dit Adonaï dans un souffle.

Rose-Hardie, elle aussi, venait de comprendre.

— Je vais être bon, Adonaï, je vais tout t'expliquer. Il est vrai que tu n'es pas un Blanc comme les autres. Tu ne m'es pas vraiment antipathique. Il est vrai aussi que tu n'es pas blanc mais plutôt noir et que la couleur de ta peau se rapproche de la nôtre... Oui, Adonaï, nous sommes des hommes-vecteurs et des femmes-vecteurs. Comprends-tu, maintenant ?

— Je comprends. Vous êtes porteurs de maladies...

Monara devint sérieux.

— Voilà des millénaires que quelques-uns de tes semblables arrivèrent par la mer à bord d'un bateau. Il n'y avait que des hommes. Ils détruisirent leur navire et décidèrent de vivre sur nos Terres Bleues dont ils affirmaient qu'elles étaient paradisiaques quand ils les comparaient au Nord. Avec le stupre et la luxure ils introduisirent dans l'île l'immoralité. De cette époque date la propriété collective des hommes et des femmes. Mais ils furent très vite emportés par une maladie qui ne touchait pas les Bleus. Nul ne connut leur sort. Des siècles plus tard, d'autres Blancs parvinrent jusqu'à nous. Et l'histoire recommença. Cependant, notre peuple s'était aguerri. Plutôt que de résister aux Blancs dont les tentatives de nous réduire en esclavage ne cessaient de croître à mesure que les siècles défilaient, nous leur donnions nos femmes et quand ils venaient avec leurs femmes, il nous les donnaient aussi. Entre-temps, nous nous étions aperçus que c'était la meilleure manière de tuer.

La dernière expédition des Blancs remonte à peu de temps. Trente ans à peine. Une de nos générations. Ces Blancs disaient se nommer

les Plus. Ils portaient les mêmes armes que les vôtres. Ils nous spolièrent, mais ils n'eurent pas besoin de violer. Nos femmes se chargèrent de leur inoculer le poison. Deux d'entre eux, des vieillards qui n'avaient aucun goût pour l'amour, s'enfuirent à bord d'un vaisseau. Depuis, nous n'avions plus revu de Blancs.

— Voilà pourquoi les Terres Bleues ont été abandonnées par le Grand Plus, murmura Adonäi.

— Vois-tu, Adonäi, nous n'avons nul besoin d'armes. Nos femmes et nos membres virils tuent aussi sûrement que l'épieu ou que le couteau. Tes vaisseaux sont détruits, ton peuple est détruit, toi-même tu ne tarderas pas à ressentir les premières fièvres... C'en est fait des Blancs.

— Ainsi, dit Adonäi, quand tu honoras notre Union, tu savais que tu nous tuais...

— En effet, Celte Noir, et cela décuplait notre jouissance.

— Ton peuple est pervers et la perversité mène à la mort...

Monara écarta la menace d'un geste agacé.

— Penche-toi sur ton sort et non sur le nôtre. Nous vivons en paix et dans le plaisir...

— Me permets-tu quelques questions ?

— À celui qui va mourir...

— Où sont vos enfants ? Seriez-vous stériles ?

— Nos enfants vivent à l'écart, là-bas (il montra l'ouest de la forêt), avec les nourricières, des femmes réfractaires à la jouissance. Puis quand ils sont en âge de recevoir et de donner du plaisir, nous les reprenons...

— Soit ! Mais qu'en est-il de vos vieillards ? Ou même, sans parler de vieillards, de vos gens... comment dire, moins jeunes...

— Tu es bien curieux, Adonäi... Chaque société a son mystère... Quand nos forces du plaisir déclinent, nos corps obéissent à un ordre impérieux. Passé trente ans, nos hommes et nos femmes s'enfoncent dans la forêt, gravissent la montagne et disparaissent de l'autre côté. Nul ne sait ce qu'ils deviennent. Pas même moi. Mais leurs âmes nous reviennent...

— Leurs âmes ?

— Chaque mois... Dans le corps des ichtos qui renouvellent nos forces...

— Si telle est votre croyance..., admit le Celte Noir.

— Les âmes tirent leur puissance de leur séjour dans l'au-delà de la montagne. C'est ainsi...

Il resta songeur un long moment, puis se secoua. Il redevint hargneux.

— Tu as bien vu ton peuple, Adonäi ? Larve ! (il donna des coups de pied dans un corps mou) Larve ! Larve ! Tous des larves ! Et toi, bientôt, Adonäi, et toi, Rose-Hardie : larves !... Allez donc faire un

tour dans les cimes ! Je me méfie de ta santé... Nous te redescendrons ce soir pour constater ton état, Adonai. Tu te traîneras à mes pieds et le sang coulera du ventre de ta belle Rose-Hardie...

La cage remonta le long des troncs.

En bas, les Survivants à l'agonie râlaient comme une troupe de lamantins.

CHAPITRE XVII

La cage se trouvait à l'ombre bienfaisante des palmes. Les pics huppés étaient au repos, écrasés par la chaleur des trois soleils au zénith. Le silence n'était troublé que par le bourdonnement des mouches qui tournaient autour des corps statufiés des Survivants qui opposaient aux fièvres leurs ultimes forces.

Rose-Hardie et Adonaï étaient assis dans la position du lotus, l'un en face de l'autre.

— Pourquoi ne ressentons-nous pas les symptômes morbides ? s'interrogea Rose-Hardie.

— En ce qui me concerne, je le sais, dit Adonaï. J'ai réfléchi depuis ce matin. La dernière visite des Plus remonte à trente ans et la renonciation du Grand Plus aux Terres Bleues date de la même époque. En Métropole, pendant ces trente années, la médecine a fait des progrès considérables. Toutes les maladies ont disparu. Nous n'étions plus réceptifs, grâce à un vaccin universel...

— Tu es immortel, alors, ô amour ?

— Non, Rose-Hardie, nos savants n'ont jamais trouvé le secret du vieillissement des cellules. Ils l'ont retardé, mais ne l'ont pas vaincu. Ainsi, en Métropole, l'âge moyen est de cent cinquante années...

— Les Plus auraient pu revenir sur ces Terres Bleues, alors ?

— Rappelle-toi, Rose-Hardie... Le Grand Plus était mort depuis belle lurette et il n'avait pas programmé l'Ordinateur Central en fonction de cet avenir...

— Mais moi, pourquoi ne suis-je pas touchée ?

— J'avoue que je ne comprends pas...

— Sais-tu que j'aurais dû avoir mes mois et qu'ils ne sont pas venus... Oh, Adonaï, quel triste moment pour te le dire : je suis enceinte et nous allons mourir...

— Enceinte ? Mais c'est merveilleux !

Adonaï éclata de joie.

— C'est un malheur, murmura Rose-Hardie.

Adonaï jubilait. Il prit Rose-Hardie dans ses bras.

— Tu es sauvée !

— Tu deviens fou, toi aussi, Adonaï...

— Pas du tout ! exulta le Celte Noir. Notre résistance à tous les vecteurs...

Il s'arrêta. Il lui fallait trouver un langage simple. Rose-Hardie ne connaissait pas les mots techniques des Plus de la Métropole. Il résuma ainsi la situation.

— Mon immunité est héréditaire. Et par l'intermédiaire de l'enfant que tu portes, tu es immunisée, Rose-Hardie !

— Puisses-tu dire vrai, dit la Blanche, incrédule.

— Mais c'est irréfutable, Rose-Hardie !... Nous n'en sommes pas pour autant sortis des griffes des Bleus. Si ce soir ils nous trouvent en parfaite santé, ils nous tueront de leurs mains et nous finiront sur un bûcher de palmes... J'ai trouvé ! Nous devons simuler la léthargie. Leur surveillance se relâchera et nous fuirons vers notre vaisseau... Avant qu'ils ne le découvrent... Mais il me semble qu'ils ne sortent pas de leur étroit territoire...

Quand les trois soleils déclinèrent à l'horizon, Adonai se mordit le poignet et fit jaillir le sang de ses veines.

De ce sang, il badigeonna l'intérieur des cuisses de Rose-Hardie, ses narines et sa bouche.

Puis il fit couler le sang dans sa propre bouche et dans ses propres narines.

Le sang se coagula sur la déchirure de son poignet.

Dès que la cage commença à descendre, ils entrèrent en léthargie...

CHAPITRE XVIII

— Réjouis-toi, Corolle ! s'exclama Monara, le Celte Noir a enfin succombé à notre poison... Et sa compagne le précédera dans les Limbes. D'entre ses cuisses coule sa vie...

Les yeux mi-clos, Adonai observait le Bleu. Les mains sur les hanches, il affichait une satisfaction sans mélange.

Rose-Hardie et le Celte feignaient la torpeur qui devait précéder l'agonie. De leurs lèvres coulait une salive rougeâtre. Ils frissonnaient en gémissant.

Corolle caressa le front d'Adonai.

— Bel oiseau, joli coq, ton ergot ne bandera plus dans le miel de ma fente...

Elle rit.

— Ce qui est dommage, reprit-elle, c'est que la léthargie les emporte très vite... Nous avons à peine le temps d'en jouir... Et ceux-ci étaient très beaux...

— Je commençais à être jaloux de ton attirance envers le Celte...

— Et son oiselle ! précisa Corolle.

— Son corps était doux et étroit...

— Plus doux et plus étroit que le mien ? s'inquiéta Corolle.

— Oui, mais elle venait d'être déflorée, tandis que toi...

— Regretterais-tu les mille nuits que je t'ai consacrées ? dit Corolle, mécontente.

— Rassure-toi, amour, aucune femme, Blanche ou Bleue n'égale et n'égallera jamais ta souplesse et ton art...

Corolle repassa son bras entre les barreaux et effleura le sexe d'Adonai et la toison pubienne de Rose-Hardie.

— Adieu, oiseau ! Adieu, oiselle !...

Monara défit les nœuds des lianes et ouvrit la porte de la cage. Deux Bleus traînèrent les corps mous comme des chiffes auprès des cadavres des Survivants.

Cadavres... Oui, Adonai et Rose-Hardie durent se rendre à l'évidence. Les autres avaient cessé de vivre. Des grappes de mouches fourmillaient dans les bouches béantes, sur les plaques de vomi et de sang.

— Nos deux amis n'en ont plus pour longtemps, dit Monara. Que l'on prépare un immense bûcher et dès l'aube nous nous débarrasserons de ces corps infectés.

Il consulta le ciel. Le troisième soleil touchait la ligne d'horizon.

— Que les femmes mettent en train le repas d'ichtos. Je veux une

fête suprême ! Notre génération ne verra plus de Blancs, ni la suivante ni encore celle qui la suivra.

Une mouche pénétra dans le nez de Rose-Hardie et Adonai devina toute la répugnance de sa compagne. Sa main droite se trouvait sous la Blanche, dissimulée aux yeux de Monara. Il pinça Rose-Hardie. Lui-même luttait contre le dégoût que lui inspiraient les mouches et l'odeur pestilentielle que dégageaient les cadavres.

Rose-Hardie ne manqua pas de courage. Tant qu'elle vit à travers ses cils, ou tant qu'elle sentit simplement la présence des Bleus, elle continua de gémir sourdement et de subir sans réaction les chatouillis des pattes de mouches.

Enfin, le Celte Noir vit les silhouettes enlacées de Monara et de Corolle disparaître dans le chemin qui menait à la hutte commune.

Prudemment, il leva la tête et tout en se gardant bien de bouger le corps, observa autour de lui.

Dans les cimes des palmes, les pics huppés étaient au repos. La mer était lisse comme un miroir dans le crépuscule naissant. La nuit comblait déjà les fosses entre les roches et le sommet des Cônes. Les vaisseaux détruits reposaient sur l'ombre. Les mouches elles-mêmes semblaient calmées par la fraîcheur de l'obscurité imminente. Elles grouillaient mais ne volaient plus. Les femelles pondaient dans les plaies et dans les muqueuses.

Adonai se mit à genou, jeta un dernier coup d'œil et prit la main de Rose-Hardie. Elle se leva. Ils tremblèrent sur leurs jambes, autant à cause de l'engourdissement qu'en raison de l'angoisse et de la répulsion que leur inspiraient ces dizaines de corps affalés sur le sable dans des poses grotesques.

Adonai entourra de son bras les épaules de Rose-Hardie et ils restèrent ainsi un long moment l'un contre l'autre, abasourdis, à la fois séparés et réunis par le danger et l'horreur qu'ils avaient vécus, sachant que leurs cauchemars seraient désormais identiques et ne songeant plus bientôt qu'à une chose, sans trop oser y croire : leur survie.

Fuir les barbares.

Dans la hutte centrale, la célébration de la Manne battait son plein. Monara et Corolle avaient repris leur place d'ordonnateurs de la fête, près du feu central.

Déjà des calebasses étaient vides et des couples, ou des trios, se livraient à une lubricité rendue irrésistible par l'huile d'ichtos.

Monara et Corolle savouraient le spectacle et leurs premiers poissons. Les cuisses de Corolle serraient la tête d'un jeune Bleu dont on ne voyait que la boule crépue. Une nymphe tout aussi crépue

rendait un hommage buccal à son chef.

Corolle se pencha vers Monara et lui chuchota quelques mots à l'oreille.

Il s'esclaffa bruyamment.

— Tes déchaînements n'ont pas de limites ! dit-il, admiratif, entre deux hoquets. Crois-tu vraiment ?...

— Mais oui, Monara, répondit-elle en passant sa langue pointue sur sa lèvre supérieure, cela accentuera nos élans !...

Monara secoua la tête, ébahi et amusé.

— À ta guise !...

Corolle donna quelques tapes amicales sur la tête du jeune Bleu trop gourmand à son goût.

— Doucement, jeune animal ! lui reprocha-t-elle, mutine. Apprends à te contenir...

Monara claqua des mains et huit Bleus furent à ses ordres. Ils écoutèrent leur chef, puis décrochèrent des torches, les allumèrent aux flammes centrales et s'en allèrent au pas de course.

Corolle chassa brutalement la nymphe du ventre de son amant et la remplaça avantageusement.

La bouche humide, elle leva son visage vers le Bleu et les yeux remplis d'amour et de gratitude, elle murmura son nom.

— Monara !...

Elle venait tout simplement d'obtenir de lui que l'on porte les corps agonisants d'Adonaï et de Rose-Hardie au centre de la hutte, à ses pieds.

L'odeur de la Mort Lente, avait-elle avoué, multiplierait ses sensations voluptueuses...

À la vue des huit torches qui débouchaient du chemin, Adonaï jura entre ses dents. Il poussa Rose-Hardie dans les fourrés de la lisière et ils tombèrent au milieu d'une armée de crabes nécrophiles en marche vers le festin qu'ils disputeraient aux mouches.

Pincée, Rose-Hardie poussa un cri. Adonaï plaqua sa main contre sa bouche. Les yeux grands ouverts de frayeur, Rose-Hardie vit à son tour les torches qui éclairaient les corps blafards.

Ne trouvant pas ce qu'ils cherchaient, les huit hommes se séparèrent en grommelant et en s'interpellant. Ils retournaient les cadavres couchés sur le ventre. Rageurs, ils les frappaient du pied. Bredouilles, ils se retrouvèrent au centre du charnier et adoptèrent une attitude plus méthodique. Ils reprirent leur quête.

Plus malin, ou plus consciencieux, un Bleu s'approcha des fourrés et promena sa torche dans l'ombre où Adonaï et Rose-Hardie étaient tapis.

Il vit leurs yeux luire dans l'obscurité et poussa un grognement de surprise.

Adonaï lui sauta à la gorge.

Vive comme l'éclair, Rose-Hardie s'empara de la torche et la tint levée afin que les autres barbares croient à la présence de leur complice.

Le Bleu ne manquait pas de vigueur. Il renversa Adonaï et ses mains se refermèrent sur son cou. Le Celte Noir lui planta ses doigts tendus dans les yeux. L'autre ouvrit la bouche, mais avant que le hurlement de douleur n'ait eu le temps de sortir, Adonaï lui bloqua la gorge.

Sous lui, le Bleu se cambrait et donnait de furieux coups de reins. Il banda les muscles de ses bras et menaçait de desserrer l'étau des mains d'Adonaï quand Rose-Hardie lui brûla les yeux.

Sous le coup de l'intense douleur, le Bleu cessa toute résistance pendant quelques secondes. Adonaï enfonça ses pouces dans sa gorge. Dans un spasme, le Bleu rendit l'âme.

Le cercle des sept autres torches se refermait au milieu du charnier.

Brandissant la torche au-dessus de leurs corps penchés, Adonaï prit la main de Rose-Hardie et l'entraîna en direction de la clairière.

Elle résista.

— Viens, Rose-Hardie ! souffla le Celte Noir. Nous ne pouvons plus rejoindre directement le vaisseau. Dans quelques instants la meute sera à nos trousses. Profitons des quelques instants de répit qu'il nous reste pour accroître la confusion...

Au premier détour du chemin, quand ils ne virent plus les torches des Bleus, ils se redressèrent et se mirent à courir.

Sous leurs pieds des crabes nécrophiles éclataient comme des noix.

Ils furent dans la clairière.

Éclairée de l'intérieur, sous un ciel noir d'encre qui s'était rempli de nuages, la hutte commune, avec ses ouvertures qui figuraient des hublots, ressemblait à un vaisseau spatial à la dérive dans la nuit interstellaire.

Adonaï et Rose-Hardie s'avancèrent prudemment.

Ils contemplèrent le spectacle de débauche. Ils virent Monara et Corolle. La Bleue semblait impatiente et le Celte Noir devina la raison pour laquelle on avait fait chercher leurs corps.

Le stupre...

Dans quelques minutes les Bleus rentreraient bredouilles et donneraient l'alerte.

Adonaï aurait-il hésité que la vue des corps nus emmêlés l'aurait décidé.

Mais il n'hésita pas une seconde.

Il planta sa torche à la base de la hutte.

La paille de palmes s'enflamma aussitôt.

Adonaï courut dix mètres plus loin et fit naître un nouveau foyer. Et ainsi de suite jusqu'à faire le tour de la hutte.

Rose-Hardie s'était emparée de brandons et l'aidait dans sa tâche purificatrice.

Un cercle de feu montait tout autour de la hutte.

Adonaï et Rose-Hardie se trouvaient du côté opposé au chemin de la plage quand les sept Bleus débouchèrent dans la clairière.

Ils émirent des glapissements en agitant les bras.

De l'intérieur venaient des cris d'inquiétude.

Maintenant le feu crépitait et l'odeur de la paille de palmes brûlée était forte.

Monara et Corolle furent sur le seuil de la hutte.

Les flammes montaient le long de la hutte. Le feu grondait.

Une foule épouvantée jaillit de l'unique porte et poussa Monara au-devant de ses chasseurs bredouilles.

Le chef des Bleus négligea l'incendie.

Pourtant, bon nombre de ses congénères allaient rôtir dans des ruisseaux d'huile d'ichtos : le toit venait de s'effondrer sur eux, dans un jaillissement d'étincelles et de braises.

Monara dont les yeux brillaient de rage héla tous les hommes disponibles et prit la tête d'une bande qui fonça vers la plage en jacassant.

De l'immense brasier des cris de terreur fusaient.

Decrescendo.

Adonaï attendit l'apaisement du tumulte des chœurs épouvantés et des flammes.

Des Femmes-Bleues étaient prostrées devant les braises rougeoyantes.

La lumière de l'incendie déclina. La forêt fut de nouveau obscure. Au loin retentissaient les cris de la chasse.

Rose-Hardie tremblait de tous ses membres.

Les doigts d'Adonaï croisèrent ses doigts.

Ils s'enfoncèrent dans les bois, droit vers la montagne.

CHAPITRE XIX

— La savane arbustive ! dit Adonaï dans un souffle.

— La fin de notre course ? demanda Rose-Hardie d'une voix haletante.

— Hélas, non, répondit Adonaï. Cette étendue n'est que la première d'une série de quatre avant que nous puissions atteindre les flancs de la montagne. Là, si tout va bien, nous bifurquerons vers la mer et nous essaierons de rejoindre le vaisseau en revenant sur nos pas, par le rivage. Nous ne pouvons prendre aucun risque. Il nous faut aussi souhaiter que les Bleus ne nous poursuivront pas...

Dans l'obscurité, ils avaient traversé la forêt de palmes, sans s'accorder le moindre repos.

Aucun bruit de poursuite n'avait troublé leur course.

L'aube les avait trouvés haletants, les jambes lourdes, le corps en sueur. Rose-Hardie s'était laissée tomber à terre sur un tapis d'épines de palmes. La forêt s'éclaircissait. Les troncs étaient beaucoup plus espacés, beaucoup moins hauts et moins puissants.

— Encore quelques pas, Rose-Hardie...

La jeune fille se releva et, soutenue par Adonaï, marcha jusqu'aux limites des arbres rabougris. C'était la fin des palmes. Ils pénétrèrent dans la savane arbustive.

Les arbustes étaient à peine plus hauts qu'un homme et paraissaient durs et secs. De longues épines garnissaient les branchages mauves et violacés. Adonaï toucha l'arbuste le plus proche.

— Du bois de fer, s'exclama-t-il.

La végétation semblait sculptée dans du métal et poussait sur une herbe rare, parmi des pierres noires. La savane arbustive était un patchwork de clairières et d'épais buissons de bois de fer, parfaitement impénétrables – du moins en avait-on l'impression à première vue. Les milliers de touffes constituaient un large labyrinthe qu'il était impossible de traverser en ligne droite. Il fallait pourtant aller au-delà de cette armée immobile de lances, de sagaies et de tridents dressés sous les trois soleils.

Là-bas, la montagne qu'ils devaient contourner, perdait peu à peu ses ombres sur lesquelles gagnaient lentement les ocres roses et les jaunes des rayons des trois astres.

Adonaï et Rose-Hardie avaient la bouche sèche.

Sous l'inspiration des réminiscences de sa mémoire de Plus, Adonaï brisa une basse branche de bois de fer. Il jubila : un lait très clair, presque de l'eau à peine troublée par du calcaire, coula de la blessure.

Il humecta les lèvres de sa compagne.

— C'est sucré, dit Rose-Hardie en claquant la langue.

À son tour, Adonaï aspira le lait. Le liquide était délicieux et le Celte sut que le suc du bois de fer était à la fois boisson et nourriture.

Ils s'allongèrent sous les basses branches d'un buisson et n'eurent qu'à tendre la main pour se désaltérer et se nourrir. Les pailles se brisaient comme du verre.

— Prends garde aux épines, dit Adonaï.

Il pensa tout à coup qu'ils avaient été imprudents. Cette île aux mille pièges pouvait leur avoir tendu celui de cette boisson au moment où ils avaient un besoin absolu de se désaltérer. Il regarda la savane sèche. Mourir de soif ou mourir empoisonnés ?

Pour le moment, ils étaient pris d'une lassitude extrême : la tension de toute la journée passée au-dessus des Blancs en proie à la mort lente, la chasse des Bleus, l'incendie de la hutte commune, et enfin leur fuite éperdue, tout cela avait brisé leurs nerfs et leurs forces.

Rose-Hardie n'aurait pas eu le courage d'aller plus avant. Adonaï consentit à ce qu'ils prennent quelques heures de repos.

Ils s'endormirent l'un contre l'autre, après avoir échangé un baiser sucré. Leurs lèvres étaient barbouillées de lait de bois de fer.

En sombrant dans le sommeil, Adonaï revit l'incendie et mesura la rage des Bleus.

Quelques heures... Oui, ils avaient quelques heures d'avance... Un avantage qu'ils allaient perdre en se reposant.

Mais les Bleus leur donneraient-ils la chasse ?

À quelque distance des cendres encore chaudes de la hutte commune, les Hommes-Bleus étaient réunis. Des groupes s'étaient formés. Certains discutaient à haute voix, d'autres se tenaient en conciliabule. Debout au centre, Monara réclamait le silence.

— Frères ! clama-t-il, le temps est venu de reprendre les armes !

Mêlés dans la même rumeur, des cris de protestation et d'approbation lui répondirent.

— Nos ancêtres étaient des guerriers, prouvons aux esprits de nos anciens que nous sommes dignes de notre passé ! poursuivit Monara.

Rejetées à l'écart par les mâles, les Femmes-Bleues tendaient l'oreille, mais la plupart affichaient une certaine indifférence. Corolle encourageait quelques-unes de ses compagnes à se révolter. Elle était haineuse. Elle voulait la chasse.

Une voix posée, sereine, calme, s'éleva d'un des groupes où l'on chuchotait encore.

— À quoi bon prendre les armes ? Pour quoi ? Pour qui ? Pour ces deux fugitifs ? Ils trouveront leur mort, sans notre aide...

Monara se fit doux.

— Qu'en sais-tu, imbécile ? Ils n'ont pas été sensibles à la Mort

Lente et celui qui se nomme Adonaï porte en lui les signes étranges d'un autre monde, dissemblable de celui des Blancs que nous avons jusqu'à présent détruits...

Une autre voix, pacifique ou fataliste, le contra.

— Eh bien, si tu nous dis qu'il est invincible, à quoi bon le poursuivre ?

Un rictus découvrit les dents de Monara.

— Aucun homme ne peut résister à des doigts refermés sur sa gorge ou à une lame plantée dans son cœur...

— Mais l'on te dit qu'il trouvera la mort au pied de la montagne !

— Et s'il s'échappe ?

— Eh bien, qu'il s'échappe ! marmonna un Bleu. S'il revient sur la plage, il sera bien temps de le tuer... Que peut-il contre nous, seul et sans armes ?

— Attirer le malheur ! cria Monara. Il représente une menace ! Ses pensées sont supérieures aux nôtres, à celles de tous les Blancs que nous avons connus...

— Ce n'est pas assez pour prendre le risque de la chasse, rétorqua une voix.

Monara sentit son auditoire lui échapper. Les faibles allaient convaincre les forts.

— Reprenons les sabres ! lança-t-il.

— Les sabres ? ricana un contradicteur, mais nous n'en avons plus...

— Il y en a partout autour de nous ! Frères, n'avez-vous donc pas envie de sentir le sang gicler d'une large blessure infligée par un sabre ? Ferez-vous à vos ancêtres l'injure de vos bras ramollis ? Ne désirez-vous pas savoir si le sang du Celte est rouge ou noir ? Ne brûlez-vous pas du désir de vous allonger entre les cuisses de la Blanche ? Égorger et violer étaient les deux sens de la vie de nos pères !

— Égorgeons et violons ! cria un jeune excité.

Un contestataire se leva et fit face à Monara.

— Tes paroles sont des ichtos, Monara, pour les fous qui t'entendent... Quant à moi, je reste sourd à tes objurgations !...

Le jeune Sage assura sa voix et continua en s'adressant tour à tour aux groupes opposés.

— Je reste sourd à tes objurgations car nul n'est jamais revenu de l'au-delà des palmes nous raconter ce qui s'y passe... et je n'ai aucune envie d'y aller voir avant que le temps de ma propre retraite ne soit arrivé !

Le parti des Sages l'approuva bruyamment.

Monara ne s'avoua pas vaincu.

— Quel Bleu n'a jamais songé, dans ses rêves les plus intimes, à franchir les limites avant le temps de la retraite afin de satisfaire la

curiosité qui nous dévore ?

Il pointa le doigt sur un Bleu réfractaire.

— Toi ! N'as-tu jamais songé à transgresser nos règles ? Réponds franchement !

Le Bleu baissa la tête, maté. Monara désigna une autre victime.

— Et toi ? Réponds vite !

Nouvelle tête baissée.

— Assez ! cria le jeune Sage qui s'était dressé contre Monara. Frères, ne l'écoutez pas ! Oui, sans doute, nous avons tous pensé un jour ou l'autre à transgresser les règles... Mais entre le rêve et la réalité, entre la pensée et l'acte, il y a la raison ! Et la raison nous dicte de ne pas suivre Monara !...

— Certes, convint Monara avec une douceur qui n'était qu'un habile effet de rhétorique, la retraite qui nous mène au-delà des palmes est la préparation à la mort... Mais notre mémoire collective ne parle-t-elle pas d'un temps qui précède la mort ? Un temps de jouissance absolue à côté duquel les plaisirs de la Manne ne sont qu'une lune dans le triangle des trois soleils ? Pourquoi ne pas essayer de connaître ce temps avant la retraite ? Le connaître et en revenir !...

— Tu ne reviendras pas ! hurla le jeune Sage.

— Qui m'accompagne ? trancha Monara. Nous avons assez babillé ! Laissons les lâches avec les femelles !

De ses pieds nus il martela le sol et scanda ses prières.

— Levez-vous ! Debout, Hommes-Bleus !...

Le jeune Sage lui tourna le dos et entraîna les hommes à sa suite.

Comme fou, Monara dansa sur place en crachant.

— Lâches !

Seuls deux jeunes hommes se trouvaient encore près de lui.

— Deux ! Seulement deux ! pleurnicha Monara en frappant le sol de ses poings.

Il se redressa.

— Eh bien nous serons trois contre un ! Ainsi, conclut-il à l'adresse des deux autres, nous n'aurons pas à partager nos plaisirs... Nous rapporterons la tête d'Adonai...

— Et celle de Rose-Hardie ! précisa Corolle en s'élançant vers lui. Monara, je t'en prie, laisse-moi me joindre à la chasse...

Il la repoussa.

— Non, Corolle, la chasse appartient aux mâles.

Elle s'accrocha à lui.

— Je t'en supplie !

— Prépare trois os de nez, ordonna-t-il, et tu traceras toi-même sur nos visages les marques de la poursuite...

Corolle s'éloigna à regret.

Agiles comme des singes, les trois guerriers grimpèrent le long d'un

tronc et arrachèrent trois palmes du sommet.

Ils enlevèrent les feuilles puis écorcèrent les tiges. Sous cette écorce, il y avait une lame redoutable, courbe et naturellement aiguisée.

— Les sabres ! hurla Monara à l'intention des faibles. Les sabres de nos pères !

Il fit siffler son arme, coupant des têtes imaginaires.

La coutume des os de nez était connue de la mémoire collective mais inusité depuis que les Bleus n'avaient plus à se défendre des envahisseurs des temps passés.

Corolle avait brisé trois pinces de crabes nécrophages. D'un geste vif, elle planta la pointe dans les narines de Monara qui furent traversées. Le sang coula sur sa bouche et sur son menton. Au moyen de ce sang, Corolle dessina sur les joues de son amant des traits parallèles.

Elle fit de même aux deux guerriers.

Ils avaient pour nom Sidrach et Midrach. Ils étaient frères et, au cours de la lune précédente, Corolle avait été honorée de leurs semences.

C'étaient deux jeunes hommes forts, courageux et habiles.

Les femmes entouraient le trio. Les faces sanguinolentes exerçaient sur elles une attraction inconnue. Les faibles, réfugiés dans leur silence, observaient de plus loin. Dans quelques regards on sentait de l'envie étouffée par la crainte de l'au-delà des palmes.

Suivi de Sidrach et de Midrach, Monara fendit la foule des Bleues et se planta devant les faibles.

— En attendant notre retour victorieux, réfléchissez à ce que je vais vous dire, frères... Sachez qu'il n'y a pas de haine à votre égard, dans mon cœur. Simplement de la peine... Je vous ai dit que le Celte Noir traînait derrière lui le long voile du malheur... Eh bien, le premier malheur dont il nous a fait cadeau, mes frères, est de nous avoir divisés !... Méditez cette pensée...

Sous les acclamations des Bleues, ils s'enfoncèrent dans le bois de palmes.

Les fugitifs avaient plusieurs heures d'avance.

CHAPITRE XX

La main de Rose-Hardie avait tendrement emprisonné le sexe d'Adonaï. Dans son rêve, elle devait le presser doucement. Et c'est ainsi qu'elle faisait, dans la réalité.

Le Celte Noir s'éveilla. Il prit la main de sa compagne et la posa doucement sur le triangle blond où l'index de Rose-Hardie glissa imperceptiblement vers la naissance de la fente. Amusé, Adonaï sourit.

Pourtant, l'heure n'était pas celle des joies...

Le premier des trois soleils atteignait le zénith. Le Celte Noir transpirait abondamment. Rose-Hardie respirait par la bouche, légèrement oppressée. L'air était chaud et sec. Les arbustes craquaient. Dans leurs veines de bois de fer, la liqueur chaude se dilatait. Adonaï cassa une branche et lécha le lait. Il recracha aussitôt. La chaleur avait tourné le liquide.

Il s'assit et mit ses mains en visière pour regarder le ciel et l'horizon mauve des touffes de bois de fer.

Rouges...

Rouges étaient les taches.

Il crut tout d'abord à ces hallucinations visuelles que provoque la fixation intense d'une source de lumière éclatante. Ces cercles rouges et concentriques qui vibrent comme une aile d'insecte...

Il battit des paupières, se frotta les yeux. Rien n'y fit : les taches étaient immobiles et entouraient le couple.

Découpée par les branches dentelées derrière lesquelles Adonaï l'entrevoyait, cette couleur formait une moucheture irrégulière sur le dessin mauve du bois de fer.

Aux aguets, le Celte Noir ne cillait plus.

Rose-Hardie gémit doucement et son ventre fut secoué de spasmes. Son rêve et son doigt l'avaient portée jusqu'à l'orgasme. Alanguie, satisfaite et reposée, elle ouvrit les yeux. De la main et du regard, Adonaï lui intima de garder le silence.

Aussitôt, le visage de Rose-Hardie exprima l'angoisse. Non seulement elle venait de replonger dans la terrible réalité, mais la mimique de son amant indiquait, en plus, la proximité, l'imminence d'un danger.

Et en même temps qu'Adonaï elle vit les yeux.

Rouges.

Elle poussa un cri étouffé.

Les yeux – l'iris et ce qui est ordinairement blanc – étaient d'un rouge vif et l'on voyait très bien qu'ils allaient de l'un à l'autre, de

Rose-Hardie à Adonaï.

Deux, quatre, six... Adonaï cessa de compter. Les yeux les entouraient et d'autres regards rouges apparaissaient d'entre les ombres mauves.

Cependant, rien ne bougeait et aucune hostilité ne se lisait dans cette inquisition silencieuse. Le Celte Noir crut discerner de la crainte dans cette multitude d'yeux curieux.

— Ne bouge pas ! dit-il à Rose-Hardie en lui touchant le bras.

Il se mit debout et adopta une position de combat.

Les yeux reculèrent.

Alors, Adonaï bondit hors du buisson.

L'incandescence du zénith lui brûla la vue. Il se figea. Et, voyant cela, les yeux s'immobilisèrent aussi.

Rose-Hardie, frissonnante malgré la chaleur, se serra contre le Celte Noir.

— Par Merodach, Adonaï, quelle est cette nouvelle horreur ?

Tels des zombies sculptés dans des briques de sang séché, les hommes et les femmes qui entouraient Rose-Hardie et Adonaï étaient rouges.

Ils étaient à demi tournés vers l'horizon, prêts à fuir au moindre geste hostile du Celte Noir. Plus forte que la peur était la curiosité excessive qui les portait à attacher leurs regards au couple d'intrus.

Sans nul doute, ces hommes et ces femmes étaient des Bleus. Ils en avaient la corpulence et les traits, et les mêmes cheveux et la même toison crépus qui avaient viré au brun.

Ils étaient rouges, hagards et farouches.

Leur corps brûlait d'un feu intérieur qui les dévorait. Ils étaient amaigris et avaient les joues creuses. Ils ruisselaient de sueur et, malgré cela, tremblaient de tous leurs membres. Leurs jambes les soutenaient à peine.

Du regard, Adonaï embrassa les environs, de sa droite à sa gauche. Des buissons de bois de fer sortaient d'autres hommes et d'autres femmes rouges qui, une fois debout, s'immobilisaient.

On aurait dit que dans la savane mauve avaient poussé des dizaines et des dizaines de plantes rouges.

— Qui êtes-vous ? lança Adonaï.

La tête rentrée dans les épaules, les Rouges firent un pas en arrière.

— Parlez, hommes rouges ! Je viens en ami !...

Un homme refit un pas en avant.

— Tu viens en ami au royaume des morts ? s'étonna-t-il d'une voix lasse.

— Je viens de la plage...

Un murmure mourut dans les rangs des Rouges.

— Tu as transgressé les règles ?

— Quelles règles ? Tu vois bien que je ne suis pas un Bleu. Nous sommes des étrangers...

Le murmure enfla.

— Mon nom est Adonaï et voici Rose-Hardie, ma compagne. Et toi, demanda-t-il au Rouge qui avait parlé, quel est ton nom ?

— Je m'appelle Machaati... Étrangers, comment avez-vous pu résister à la Mort Lente qui frappe à travers nous, les hommes-vecteurs et les femmes-vecteurs, les gens du nord ?

En quelques mots, Adonaï résuma ses aventures.

— Ainsi, tu t'es opposé aux Bleus... Mais tu n'as rien à craindre de nous... Nous ne sommes plus de ce monde. Nous sommes sur la pente du temps qui nous mène à la mort. Pour beaucoup d'entre nous elle ne saurait tarder. Pour d'autres...

— Je veux savoir ! dit Adonaï. Explique-moi, Machaati...

— Nous sommes les Pourpres, commença Machaati. Tu as connu les Bleus, et notre temps de Bleu est terminé...

Il soupira. Les autres tendaient le menton vers Adonaï et Rose-Hardie, dans une posture ridicule.

— Il est bien court, notre temps de Bleu... Tu as connu nos plaisirs, tu as connu nos ichtos... De ces merveilleux poissons viennent nos malheurs... Et il faut franchir la frontière des palmes pour l'apprendre. Prendre les voies de la retraite... Pourquoi faire retraite, me diras-tu ? C'est ainsi. Lorsque les Bleus atteignent leur trentième année, parfois la trente et unième ou la trente-deuxième pour les plus résistants, une nuit de fièvre pourpre les prend. Ils savent, car c'est la tradition, que le glas a sonné. Ils fuient à travers les palmes et pénètrent dans la savane arbustive où ils se cachent dans les buissons de bois de fer. Ils se nourrissent, ainsi que tu l'as sans doute fait ce matin, de lait végétal. La fièvre pourpre fait fondre leur corps...

— Sait-on comment les Bleus contractent cette fièvre ?

— Les ichtos, je te l'ai dit... Et il faut venir ici pour l'apprendre. Mais il est trop tard. Le mal est irrémédiable. Pendant des lunes et des lunes il s'est incrusté dans nos muscles, dans nos veines, dans nos nerfs, dans notre sang.

— Mais...

— Les Pourpres se transmettent la cause de la fièvre. Je veux dire que les anciens Pourpres l'expliquent aux nouveaux avant de mourir ou de disparaître, et ainsi de suite... Les ichtos de la Manne, quand ils ne nous sont pas envoyés une fois par lune, vivent dans des eaux noires où ils se nourrissent d'un coquillage que l'on appelle murex. C'est ce mollusque qui secrète le poison pourpre. Les ichtos en sont infestés. En même temps que leur chair excite nos sens, leur huile nous inocule la fièvre. Quand elle apparaît, il est trop tard pour regretter.

— Une autre punition de Merodach, murmura Rose-Hardie.
— Et tous ici en sont atteints ? demanda Adonaï.
— Tous et toutes, puisque c'est leur but...
— Et tous en meurent ?
— Non, homme noir... Seules les femmes périssent... Il n'y a pour elles aucun espoir de survie... Les hommes ont plus de chance...

Il eut un rire amer qui découvrit des gencives également pourpres.

— Si on peut appeler cela de la chance...

— Parle, Machaati.

— Autant les Bleus ignorent le sort des Pourpres, autant nous ignorons le sort des Guéris.

— Les Guéris ?

— Ce sont ceux qui surmontent la stupeur, le dernier stade de la fièvre pourpre... Vois...

Machaati tendit le bras vers un groupe de femmes sur lesquelles s'apprêtaient à se refermer les voûtes de la mort. La bouche et les yeux grands ouverts, les épaules tombantes, le buste tétanisé, elles flageolaient sur leurs jambes décharnées.

Des hommes se trouvaient dans le même état.

Par rapport à eux, Machaati semblait en meilleure santé. Adonaï l'interrogea.

— Je n'en suis qu'au début des fièvres... Nul ne peut dire si... Mais peut-être vaut-il mieux mourir ici ?

Admit-il ou repoussa-t-il cette idée, Adonaï ne le sut pas. Le Pourpre ajouta :

— Comme naît la fièvre pourpre elle disparaît : la nuit. Les Guéris fuient dans l'obscurité, plus loin vers la montagne... et aucun d'entre eux n'est jamais revenu...

— Pourquoi aucun d'entre vous n'est jamais allé prévenir les Bleus ?

— Transgresser la règle ? Tu n'y penses pas ! Et puis, à quoi bon !...

La fièvre pourpre anéantissait la volonté de ses victimes.

Le regard de Machaati changea. Il fixait un point dans le dos d'Adonaï. Le Celte Noir et Rose-Hardie se retournèrent.

D'entre les ombres mauves montaient trois légers nuages de poussière.

— La chasse ! dit Adonaï.

Il prit Rose-Hardie par la main, zigzagua entre les rangs de Pourpres frappés de stupeur et ils disparurent au premier détour du labyrinthe.

Un quart d'heure plus tard, Monara, Sidrach et Midrach se heurtèrent aux Pourpres. Machaati leur barra le passage.

— Machaati ! râla Monara.

Le Pourpre avait franchi la frontière des palmes au cours de l'avant-

dernière lune et Monara se souvenait parfaitement de ce frère ardent et infatigable dans les joutes amoureuses.

Sidrach et Midrach, épouvantés, revinrent sur leurs pas.

— Tu n'es pas Pourpre ! Tu as transgressé les règles ! reprocha Machaati. Que le malheur soit sur ta tête !

Tel un pic huppé disputant une femme à un autre mâle, Monara gratta le sol, impatient. Débordant d'orgueil, il leva son sabre.

— Il fallait bien qu'un jour quelqu'un aille voir l'au-delà des palmes ! Je serai celui qui a vu et qui est revenu.

— On ne revient pas de chez les Pourpres ! menaça Machaati.

Monara éclata de rire.

— Qui m'en empêcherait ? Toi ? Tu ne tiens plus sur tes jambes et ton sexe est réduit à l'état d'arête d'ichto...

— Les ichtos..., commença Machaati.

— Quoi, les ichtos ? Tu en aurais bien besoin, ricana Monara.

— Je suis ton avenir, Monara...

— Et moi je suis le présent ! lança le Bleu en riant de plus belle. Écarte-toi ! Nous sommes en chasse... As-tu vu notre gibier ?

Machaati s'écarta sans répondre.

— Sidrach ! Midrach ! cria Monara. En route !

Les autres n'étaient pas rassurés. Ils se collèrent à leur chef.

Mais, silencieuses, les femmes Pourpres s'étaient rapprochées et quand les trois Bleus essayèrent de traverser leurs rangs, elles se précipitèrent sur eux, en grognant.

Les harpies enfiévrées se pendirent en grappes molles aux jambes et aux bras des Bleus qui, naguère, avaient été leurs étalons. Plus impressionnables que Monara, Sidrach et Midrach hurlèrent de terreur lorsqu'ils sentirent des dents pointues mordre leur chair et des lèvres gluantes aspirer leur sang.

Comme s'ils étaient aveugles, les stupéfiés ne bougèrent pas.

Sidrach et Midrach roulèrent à terre, submergés par le nombre.

Le sabre de Monara s'abattit en sifflant. Le Bleu coupa les mains qui s'accrochaient à lui. Il tranchait et cisailait, pris d'une rage subite à laquelle la peur d'être contaminé n'était pas étrangère. Des têtes boulèrent entre ses pieds. Le sang fusait.

— Hérétique ! dit Machaati, en égorgeant tes sœurs tu assassines le dogme !

— Qu'elles s'éloignent ! clama Monara.

Maniant son sabre à deux bras, il faisait de grands moulinets. Ses jambes étaient éclaboussées de sang. Il passa sur les corps de ses victimes et s'attaqua aux monstres hideux et silencieux qui grouillaient en tas. Sous ces vers rouges, Sidrach et Midrach se convulsaient mais leurs coups de rein étaient impuissants à rejeter sur le côté les Pourpres avides de sang frais.

Le sabre de Monara embrocha deux femmes, étripa une autre, démembra et décapita.

Un beuglement féroce arrêta son bras.

Puis il reprit son œuvre de plus belle et découvrit sous l'amas des Pourpres les causes du gueulement : à coups de dent, Midrach avait été proprement émasculé et un geyser de sang giclait du centre de son corps.

Sidrach se releva, aussi hagard que les stupéfiés.

Monara se pencha sur Midrach.

— Veux-tu que j'abrège ton agonie ?

Il lut l'acquiescement dans les yeux désespérés de son compagnon. Il planta sa lame dans son cœur.

— Viens, maintenant, haleta-t-il en ramassant l'arme que Sidrach avait perdue.

Mais l'autre s'éloignait déjà, en clopinant, vers la montagne.

Quand ils eurent mis une distance confortable entre eux et les harpies Pourpres, ils firent une pause.

— Nous ne sommes plus que deux, dit Monara, mais cela suffira. Le Celte Noir n'est pas armé...

Devant eux s'étalait le labyrinthe de bois de fer, ses buissons mauves et ses chemins en spirales.

Et au-delà du labyrinthe...

CHAPITRE XXI

— J'ai la poitrine en feu ! dit Rose-Hardie.

Elle tomba à genoux. Adonaï s'accroupit à côté d'elle.

— Notre enfant, murmura la Blanche, je vais le perdre...

De ses mains écorchées par les épines de bois de fer, elle pressait son ventre.

— Tu as mal ? s'inquiéta le Celte Noir.

— Non, le rassura Rose-Hardie, mais cette course, cette fatigue... Si je suis épuisée...

— Allons, plaisanta Adonaï, il en faut plus à une Survivante !

Rose-Hardie sourit faiblement et posa ses lèvres sur la tempe de son époux. Adonaï regarda en arrière. Il ne vit aucun nuage de poussière.

Ils approchaient de la fin de la savane arbustive. Longtemps ils avaient erré dans le labyrinthe. La pensée que leurs poursuivants s'égareraient aussi avait rasséréiné le Celte Noir.

— S'ils pouvaient se perdre définitivement...

— Étaient-ils nombreux ? s'interrogea Rose-Hardie.

— Sans doute trois...

— Monara ?...

— On ne peut en douter. Il était assoiffé de notre sang.

Maintenant, les buissons épineux étaient tellement espacés qu'il n'y avait plus de chemin mais une voie qui se brisait sur un mur vert pâle. Cette paroi ondulait sous la brise qui s'était levée à l'approche du crépuscule.

— Quelle est cette nouvelle épreuve ? demanda Rose-Hardie.

— La savane herbeuse, dit Adonaï. D'après ce que j'ai vu en survolant Garnig, elle n'est pas très large. Elle nous mènera jusqu'à la steppe, que nous prendrons par le travers afin de toucher les contreforts de la montagne. En contournant le mamelon, nous retrouverons la plage aux confins de la mangrove. La plage et notre vaisseau...

— Je n'ose y croire, dit Rose-Hardie, lasse et désespérée.

— Nous passerons la nuit ici, en profitant du lait des derniers buissons de bois de fer... Et demain nous serons sauvés...

Rose-Hardie imita les trois astres. Elle se coucha dans les bras d'Adonaï qui monta la garde. Mais la fatigue fut insurmontable. Il s'endormit.

Monara et Sidrach s'étaient battus contre les mêmes buissons épais.

Furieux de tourner en rond, Monara avait décidé de passer au travers des massifs.

Du bois de fer, les sabres faisaient jaillir le lait et dans les passages taillés, les deux Bleus découvrirent des Pourpres à l'agonie et, au fur et à mesure qu'ils s'éloignèrent, des cadavres, puis des squelettes blanchis, encore assis.

La nuit les surprit. Monara voulut continuer dans l'obscurité, mais Sidrach fut intraitable. Seule la peur de retrouver les femmes Pourpres le poussait en avant. De la nuit, aussi, il craignait les filets et les trappes. Sans compter que ses avant-bras, comme ceux de Monara, étaient déchirés et sanguinolents. Le sang coulait des morsures de ses jambes et il avait encore dans la bouche le goût de la bave que des lèvres pourpres lui avait insufflée.

Exténué et abruti, il s'écroula.

Longtemps Monara tendit l'oreille dans l'espoir de déceler des bruits qui auraient révélé la présence proche des fugitifs.

Harassé et excédé, il ne savait plus très bien lui-même pourquoi il chassait. Une seule chose s'imposait, claire et évidente : il devait tuer le Celte Noir et violer sa compagne.

Et tuer sa compagne.

Avant ou après le viol.

CHAPITRE XXII

Inquiet, Adonaï se retourna.

Ce qu'il avait craint se réalisait.

Malgré le soin qu'ils prenaient à fendre le rideau vert des herbes hautes, celles-ci ne se redressaient qu'à peine et ils ouvraient dans la savane un véritable layon qu'il suffirait aux chasseurs d'emprunter pour suivre leur piste.

Dès les premières lueurs du jour le Celte Noir et sa compagne s'étaient gavés de lait de bois de fer et avaient repris leur marche.

Ils s'étaient enfoncés dans l'océan de broméliacées, de ray-grass et de fétuques dont les tiges géantes les dépassaient d'un bon yard. De la base des plantes écrasées sous leur pas montait une fraîcheur humide et bienfaisante. Malgré l'incapacité dans laquelle elle se trouvait de consentir à son corps les soins habituels, Rose-Hardie avait meilleure mine et elle suivait le Celte Noir sans effort, les jambes souples et le souffle régulier. Elle avait noué ses longs cheveux en une tresse qu'elle avait relevée, dégageant sa nuque, et fixée sur le sommet de sa tête au moyen d'épines de bois de fer. Cette coiffure en forme de casque lui donnait l'air altier et guerrier.

Adonaï, devant, ouvrait la laie, et son dos et ses fesses musclées inspiraient à Rose-Hardie le désir amoureux.

Le Celte Noir se sentait optimiste. Il avait bon espoir d'atteindre les contreforts du mamelon avant la nuit. Les trois soleils représentaient son repère et sa boussole. Si le ciel avait été couvert, ils auraient marché à l'aveuglette dans l'onde verdoyante, incapables de distinguer le nord du sud et l'ouest de l'est.

Encore que, malgré sa certitude d'avancer en ligne droite, le Celte Noir décrivît une courbe sinusoïdale, à la manière d'un néophyte à la barre d'un vaisseau spatial qui tire des bords sous les impulsions successives et immodérées bâbord/tribord.

L'essentiel était que la pointe de la flèche se dirigeât vers la montagne.

— Adonaï !...

Le Celte Noir fit volte-face, alarmé. Mais un large sourire éclaira son visage.

— Rose-Hardie, reprocha-t-il doucement, crois-tu que...

— Adonaï ! chantonna-t-elle tendrement. Elle s'était couchée en travers d'un lit de mousse. Appuyée sur ses talons et sur ses coudes,

elle ondulait des hanches.

— Adonaï !

L'ordre était impérieux.

— Ne me dis pas que tu n'en as pas envie, rit-elle, car tu portes la preuve de ton désir...

Elle s'humecta les lèvres du bout de la langue.

— ... Au-devant de moi !

Elle s'ouvrit au Celte Noir. Son imagination l'avait préparée. Elle était prête et elle accueillit son époux dans une poussée commune.

Leur jouissance fut immédiate et violente.

Après, elle posa ses lèvres sur les lèvres d'Adonaï et dit :

— Merci, mon époux...

Puis, d'un pas encore plus léger, elle se porta en tête et houspilla tendrement le Celte Noir qui s'amusait à se laisser traîner par la main.

La bouche de Monara se tordit dans un rictus fat et suffisant. Le gibier avait marqué son passage. Il serait enfantin de marcher sur ses traces.

Les Bleus étaient couverts d'éraflures, mais ces blessures infligées par le bois de fer augmentaient la fierté de Monara qui s'identifiait de plus en plus à ses ancêtres chasseurs.

La lame des sabres des deux hommes était gluante du sang des femmes Pourpres et du lait du bois de fer.

Sidrach avait atteint l'extrême limite de ses forces physiques et morales.

En fait, son moral était au plus bas. En transgressant la règle, en entrant dans la terre des Pourpres, il avait l'impression de s'être livré lui-même à la mort. Son sentiment était qu'il n'appartenait plus au monde des vivants.

À la lisière des herbes hautes, il retint Monara.

— Arrêtons-nous là ! supplia-t-il. Revenons sur nos pas. Oublions les fugitifs...

— Que dis-tu ? rugit Monara. Abandonner alors qu'ils ne peuvent plus nous échapper ?

— Qu'allons-nous découvrir dans cet océan vert ?

— Rien, imbécile ! De quoi as-tu peur ? Parle !

— Ne m'en veux pas, Monara... Je suis las.

— Bien ! trancha Monara. Tu as le choix entre me suivre ou rester seul... Et rentrer seul...

Monara ricana.

— Alors, que choisis-tu ?

L'éventualité d'un retour solitaire était encore pire que l'angoisse de la découverte de l'inconnu.

Aiguillonné par la rage épouvantée qui pousse le lâche vers le danger, il disparut dans le layon. Savoir, connaître, plutôt qu'imaginer.

Et succomber, pour en finir.

Brandissant son sabre, Monara s'élança sur les pas de Sidrach. Il poussa un cri de victoire.

Les Bleus allaient au pas de course.

Ils avaient tout juste une heure de retard sur les fugitifs.

CHAPITRE XXIII

— Adonaï !

Cette fois ce n'était pas un appel voluptueux mais bien un cri de surprise.

Le Celte Noir, à longues enjambées, rattrapa la distance qui le séparait de Rose-Hardie.

— Par Merodach !...

Le chemin tracé par la Blanche se jetait dans une allée qui elle-même, à vingt mètres de là, se divisait.

— Est-il possible que nous soyons revenus sur nos pas ? dit Rose-Hardie.

Adonaï s'agenouilla au milieu du layon.

— Non, murmura-t-il, cette laie est plus large que la nôtre, elle se divise et, en outre, l'herbe a été foulée par de nombreux passages...

Instinctivement, il leva la tête. Rien n'était plus irritant que l'absence d'horizon, que cette cécité partielle.

Soudain conscients d'un danger, imaginaire ou réel, peu importait – Rose-Hardie et Adonaï longèrent le layon jusqu'à l'embranchement.

L'une des branches de la fourche se courbait sur leur gauche, par contre l'autre allait, droite, dans le sens qu'ils désiraient.

— Empruntons cette voie, chuchota Adonaï.

— Mais...

— Puisque aussi bien nous savons maintenant que la savane herbeuse n'est pas déserte, il n'y a pas moins de risques à tirer notre propre trait qu'à suivre cette ligne...

Silencieux, aux aguets, ils marchèrent pendant environ un mille.

— Nous ne devons plus être très loin des limites de la savane, dit Adonaï afin d'encourager sa compagne.

Comme pour lui donner raison, les herbes s'éclaircissaient et perdaient de la hauteur. De temps en temps, Adonaï faisait un bond pour essayer de voir au-dessus des broméliacées.

En même temps que le sol semblait monter légèrement, le niveau de l'eau végétale baissa brusquement et ils purent voir, en face d'eux, le sommet du mamelon, encore distant de plusieurs milles. Proche, il paraissait plus élevé.

Monara et Sidrach respiraient bruyamment. Ils haletaient au rythme de leur course. Au contact des herbes, leurs plaies avaient séché. Monara tenait son sabre haut levé et taillait vivement les tiges de

fétuques qui gênaient son avance.

Brusquement, la voie bifurqua et déboucha dans une large clairière. Rose-Hardie et Adonaï se figèrent.

Au loin était l'ordinaire : la trouée s'évasait et montait en pente douce, devenait estuaire et se confondait avec la steppe.

Cette étendue rêche garnissait les premiers contreforts de la montagne couronnée, entre la steppe et le mamelon rocheux, d'une ligne ocre jaune. C'était la ceinture de la forêt sèche.

Des trois autres côtés de l'échappée – derrière, à droite et à gauche des fugitifs – le ray-grass géant déclinait doucement.

Plus près était l'extraordinaire...

Rose-Hardie ferma les yeux, puis se força à les rouvrir.

Là vivaient les Guéris des fièvres pourpres, quelques taches rouges sur la peau de ceux qui venaient de vaincre la maladie en témoignaient.

Les autres étaient uniformément blancs.

Aucune femme : Machaati l'avait bien dit, elles ne survivaient pas au poison pourpre.

Blancs leurs cheveux crépus, blanche leur toison pubienne, blanche leur peau.

— Les Albinos, dit Adonaï d'une voix rauque.

Blancs étaient leurs yeux.

La lentille laiteuse de la cataracte était tendue entre leurs paupières.

Rose-Hardie et Adonaï le virent dans l'œil de l'Albinos le plus proche. Dire qu'ils avaient l'air pacifique aurait été leur faire injure. Certes, ils avaient survécu à la fièvre pourpre, mais leur anémie, et sans doute leur asthénie, étaient extrêmes.

La plupart se languissaient, allongés. D'autres, par couples, se tenaient enlacés, front contre front, à genoux, jambes emmêlées, ventre contre ventre.

Leur immobilité était totale.

De quoi se nourrissaient-ils ?

Adonaï ne vit aucun relief de repas. Il dut se rendre à l'évidence que les Albinos étaient herbivores. D'ailleurs, à l'écart, deux d'entre eux broutaient mollement de jeunes tiges de fétuques.

Il fallait avancer.

Bientôt Rose-Hardie et Adonaï furent au milieu de la clairière. Les Albinos ne leur prêtaient aucune attention. Leur indifférence était totale. Pourtant, un groupe était en mouvement. Adonaï compta douze Albinos. Ils se tenaient alignés, répartis le long d'une colonne qu'ils empoignaient à l'horizontale, un long cylindre fait d'herbes sèches et d'une matière rouge qui raffermissait l'amalgame.

— Du sang, dit le Celte Noir, du sang humain...

De quel sang se seraient-ils servis sinon de celui de leurs

congénères ? Hormis les pics huppés qui hantaient les palmes, aucun animal ne vivait sur Garnig. Les vers qu'ils avaient consommés, cuisinés par les Bleus, étaient extraits du sable de mer. Et les crabes nécrophages, eux-mêmes... Oui, les pics huppés étaient bien les seuls animaux terrestres de l'île...

Avec les mouches...

Les douze Albinos se mouvaient au ralenti. L'on devait les fixer pour être bien sûr qu'il y avait mouvement.

Rose-Hardie et Adonai remontèrent le long de la colonne. Ils comprirent le sens du mouvement du cylindre : un imperceptible va-et-vient qui devint évidence lorsqu'ils furent au niveau de la tête du cortège.

L'extrémité de la ronde échine figurait le renflement fendu d'un gland de phallus.

Les Albinos étaient à la recherche de leur virilité perdue et ils s'y mettaient à douze, le chiffre-clé de la célébration de la Manne.

Recherche purement instinctive car leur cervelle pauvrement irriguée n'était plus en état de composer des symboles.

Marchant sans quitter des yeux l'étrange escouade, Rose-Hardie et Adonai se heurtèrent à un Albinos planté sur l'herbe rase comme un échassier : une jambe pliée, talon sur la fesse, et l'autre bien droite.

Un instant, ils crurent que cet homme-marabout était couvert de fleurs.

Rose-Hardie eut une grimace de répulsion. Les fleurs, qui poussaient sur ses épaules, sur son buste, et s'arrêtaient à la hauteur du nombril, n'étaient qu'une colonie de verrues plus blanches que le blanc de la peau, une neige, une mousse répugnante.

L'homme-marabout tomba et ne modifia pas sa position.

Rose-Hardie et Adonai se mirent à courir, d'un pas souple et régulier. En soufflant, Le Celte Noir rythmait leurs foulées.

Les trois soleils avaient amorcé leur descente vers l'ouest.

Cinq minutes plus tard, Monara et Sidrach déboulèrent dans la clairière.

À la vue des Albinos, Sidrach claqua des dents.

Il s'écarta prudemment. Sa mémoire gardait l'empreinte de l'assaut silencieux et sournois des femmes Pourpres.

Il couina quand il buta contre l'homme-marabout, sur lequel il tomba, et que ses mains rencontrèrent les verrues.

Il se coucha, la tête entre les bras.

— Rappelle-toi Machaati, pleura-t-il, c'est notre avenir, Monara ! Notre avenir !...

Il pleurait.

— Nul ne peut voir son avenir et espérer l'impunité...

Inquiet et irrité, Monara le regarda.

Sidrach bondit sur ses pieds. Ses yeux étaient fous.

— Je suis l'avenir, Monara ! Je suis à la fois mon passé et mon avenir !...

Il agita son sabre et faisait des moulinets au-dessus de sa tête.

Puis il bredouilla des mots incohérents.

— Calme-toi, imbécile ! jura Monara.

Plus que l'impatience le tenaillait la peur sourde d'être contaminé par la folie naissante de Sidrach. Et rien n'inspire plus l'angoisse que les craintes illimitées que l'on lit au fond des yeux d'autrui.

Sidrach lâcha son arme en criaillant comme un pic huppé. Il regardait ses mains. Sur ses paumes qui avaient été en contact avec l'homme-marabout, une éruption de verrues était en pleine effervescence.

Il tendit ses paumes vers Monara.

Quel était ce baragouin qui sortait de sa bouche ? Que disait-il ? Quel était le sens de ces cris poussés d'une voix aiguë ? Mes mains ? Mes mains ?...

Cette fois, Monara perdit de sa superbe.

Il recula.

Bras tendus, Sidrach, les yeux remplis de larmes, marchait sur lui avec l'intention résolue de lui infliger la monstrueuse imposition de ses verrues.

Monara pointa son sabre à l'endroit du cœur de Sidrach. Il le maintint ainsi à distance. Son bras tremblait.

— Assez, assez... Assez ! marmonnait-il.

Une goutte de sang perla à la pointe du sabre.

Les yeux de Sidrach s'agrandirent démesurément.

En un éclair, il sembla retrouver sa lucidité.

Il cria une phrase, d'un trait :

— Je ne veux pas de cet avenir !

Et il s'empala sur la lame qui lui traversa la poitrine et ressortit dans le dos. Son corps bascula sur le côté, arrachant le sabre de la main de Monara.

Le Bleu resta un long moment hébété.

Puis la rage le cingla à nouveau. Il s'ébroua. Il empoigna le sabre et le retira d'un coup sec. Autant pour punir l'homme-marabout de la simple faute d'exister que pour extérioriser son trop-plein de fiel, il embrocha l'Albinos aux verrues. Le Guéri des fièvres pourpres rendit l'âme sans un spasme, sans un tremblement, comme s'il n'avait jamais été qu'un cadavre.

Monara fit un pas en avant et ressentit une douleur vive au pied. Il venait de marcher sur le tranchant du sabre de Sidrach. L'entaille était

profonde. Un sang rouge vif se mit à couler.

S'abandonnant à la furie, il taillada le corps palpitant de Sidrach.

Était-il capable de désespoir ?

Dans la steppe, il voyait deux minuscules taches en mouvement, une sombre et une claire.

Les fugitifs allaient-ils lui échapper ?

Il gratta le sol de son pied coupé. Un cataplasme de terre poussiéreuse coagula le sang. Il allait courir. Il fallait qu'il courre.

Il courut.

Jusqu'à ce que la douleur fût trop intense.

Il boitait.

Il boitait mais il marchait.

À pas rapides.

Il était dans la steppe et regardait les taches.

Les tirets qui s'éloignaient parmi les tirets immobiles, blancs...

CHAPITRE XXIV

Rose-Hardie et Adonai couraient, sans hâte, sans fatigue... Ils avaient trouvé leur deuxième souffle, et sereine était leur course vers la couronne de la forêt sèche qui encerclait la montagne dorée.

Ils couraient sans se retourner.

Sans s'arrêter sur ces étranges créatures qu'ils dépassaient.

Ils en avaient décidé ainsi après avoir doublé les premiers Albinos.

La rencontre avait eu lieu à environ un demi-mille de la clairière. Certes, en s'éloignant des douze hommes porteurs de phallus, ils avaient observé des lignes claires, comme plantées loin devant, dans la steppe. Cela pouvait être des végétaux, des troncs morts... Ils n'avaient pas imaginé que ces pointillés verticaux étaient des Albinos, indifférents, comme les autres.

Indifférents mais différents...

Pressés par quelles voix intérieures, poussés par quelles mystérieuses aspirations, ils marchaient, la tête haute, les bras ballants, les yeux fixés sur la montagne.

C'était peu dire qu'ils allaient à pas lents.

Ils levaient un pied qui restait suspendu un long moment, le reposait, levaient l'autre pied.

Il leur faudrait des jours et des jours pour atteindre le mamelon qui semblait-il était leur but.

Adonai fit une constatation insolite. À mesure qu'ils se trouvaient éloignés de la clairière, et à mesure donc qu'ils approchaient de la forêt sèche, leur physionomie se modifiait.

La première fois, Rose-Hardie et le Celte Noir échangèrent un regard interrogateur.

Puis ils acceptèrent le phénomène et renoncèrent à croire à une hallucination.

Le premier Albinos rencontré était normal, c'est-à-dire semblable à ceux qu'ils avaient abandonnés à leur triste atonie. Quoique...

Oui, quoique, déjà, une certaine boursofflure...

Alors, ils virent les Albinos Rhinos.

Il leur sembla d'ailleurs tout au long de la course que c'était le même homme qui se transformait tant à la distance qui les séparait de la montagne paraissait correspondre un stade de leur évolution.

Le Rhino était la première étape de cette transformation. Les ailes du nez gonflaient puis imprimaient au reste de la chair une impulsion irrésistible, étirant la peau, rétrécissant les yeux et les lèvres.

Les Rhinos avaient le nez de la taille d'un poing et l'air sifflait de

leurs narines réduites à une mince fente.

Imperturbables, ils continuaient d'avancer au ralenti, du même pas de pantins mécaniques.

Pendant ce temps, à leur insu – du moins Adonaï et Rose-Hardie voulurent bien le croire car les Albinos ne portaient aucune marque de souffrance –, ils se transformaient en Chéloïdes.

Le même grossissement affectait leurs oreilles dont le pavillon enflait et, comme tiré en arrière et vers le haut par des fils invisibles, gagnait en taille de ces côtes.

Au stade final, larges et légères, ces excroissances flottaient comme des feuilles de palmes.

L'indifférence des Albinos à ces transformations était pathétique.

Rose-Hardie, profondément émue, vit, effarée, que les Chéloïdes n'étaient pas l'aboutissement du modelage de ces corps par les forces du Mal.

Tandis que par la fente de leurs paupières ils s'amarraient de leur regard glauque à la montagne, portant l'énorme boursofflure de leur nez, endurant le ridicule de leurs monstrueuses oreilles, les Albinos ressentaient une autre enflure.

Celle du goitre...

Adonaï et Rose-Hardie couraient et voyaient.

Sous les mentons, ils voyaient grossir les jabots.

Les Albinos transformés en Rhinos, en Chéloïdes et en Goitreux n'avaient plus figure humaine.

Monara n'en était encore qu'au stade des Chéloïdes et il se sentait bien moins attiré par les silhouettes des fugitifs qui traversaient la steppe à un mille devant lui.

Rêvait-il ou couinait-il réellement, ainsi que l'avait fait Sidrach à la vue des Albinos ?

La peur commençait à lui liquéfier les entrailles.

Il ne pouvait sortir de sa tête les paroles de Machaati et de Sidrach.

L'avenir !...

Son avenir !...

Était-ce donc cela qui l'attendait ?

Comme le Dogme avait raison d'interdire l'au-delà des palmes aux Bleus !

Il valait mille fois mieux vivre dans l'ignorance.

Il essayait de se convaincre que la mort du Celte Noir effacerait ce cauchemar. La pensée que ces figures d'enfer étaient une création – pourquoi pas ? – du Celte Noir l'effleura. Des mirages qu'Adonaï semait sous ses talons. N'était-il pas, ce Celte Noir, une créature exceptionnelle ? Un démon qui traversait la géhenne dont il était le maître ?

Il boitait de plus en plus bas. Sa plaie allait s'infecter. Qu'importe, il

irait jusqu'au bout !

Il serra les dents en dépassant les Goitreux et resta bouche bée devant les premières victimes de l'ultime évolution.

Instinctivement, il porta la main sur son bas-ventre.

— Les malheureux ! souffla Rose-Hardie.

Ceux-ci mettraient une demi-lune à franchir le dernier mille de steppe...

Adonai et Rose-Hardie eurent le temps de parcourir un quart de mille avant que celui qu'ils venaient de dépasser eût seulement levé un pied.

— C'est horrible ! dit Rose-Hardie en ralentissant. Je ne peux pas croire qu'ils ne ressentent aucune douleur...

Il ne suffisait pas que leur visage fût déformé, il fallait encore que la partie la plus délicate de leur corps fût atrocement atteinte.

Impassibles, inaccessibles au monde extérieur, les monstres poussaient devant eux – et c'était la raison de leur difficulté à marcher – un sac grotesque qui paraissait rempli d'humeurs liquides et qui, descendant plus bas que leurs genoux, pesait lourdement sur leurs cuisses.

— Mais, Adonai, c'est...

Le Celte Noir hocha la tête.

— Oui...

Cette incroyable boursoufflure était le résultat du gigantisme du réceptacle de leur semence.

Leur phallus avait disparu dans cette poche adipeuse, ou plutôt, à la naissance du sac, figurait un deuxième nombril.

Leur flegme impavide, leur lenteur mesurée étaient insupportables.

Rose-Hardie et Adonai se coulèrent dans l'ombre nocturne de la forêt sèche.

Ils regardèrent la steppe.

La nuit tomba en un instant et sous les faibles rayons de la lune les Albinos déformés étaient comme des fantômes statufiés.

L'obscurité avait commandé l'interruption de leurs lents mouvements.

Les yeux d'Adonai s'accommodèrent et c'est alors qu'il vit la silhouette sombre de Monara zigzaguer entre les ectoplasmes.

Rose-Hardie pressa le bras du Celte Noir.

— Il est seul, dit-il, et je ne le crains pas. Quelle rage meurtrière a pu le pousser jusqu'ici ?

Dans la forêt, la nuit était totale. Rose-Hardie et Adonai s'allongèrent.

— Il devra nous imiter... Pas plus que nous, il ne voit dans le noir... Par contre, dès l'aube nous devons être sur nos gardes...

En parlant ainsi, Adonaï sous-estimait son adversaire...

Monara se laissa choir à la lisière de la forêt. Sa blessure le brûlait, mais il avait retrouvé toute sa volonté. Volonté d'en finir et de fuir dans l'autre sens... De quitter l'île... La mémoire collective des Bleus rendait compte de voyages, dans un lointain passé. Garnig n'était pas unique, Monara le savait.

Le Bleu reprit son souffle. Son instinct de chasseur, venu de la nuit des temps, était puissant. Cela, il le devinait.

Si la nuit avait rendu ses yeux aveugles, il en était différemment de ses autres sens. Son odorat était au maximum de ses capacités de détection, son ouïe semblait apte à percevoir le moindre bruissement, la plus faible respiration.

Affermissant sa main sur son sabre, il se mit à explorer la nuit, se glissant comme un reptile, aussi silencieux que les Albinos figés dans la steppe à quelques pas de lui.

Il pénétra dans la forêt.

Aurait-il poursuivi des Bleus, ses frères, que ses efforts n'auraient pas été couronnés de succès. Sa propre odeur se serait confondue avec celle de sa proie. Mais Adonaï exhalait, de par sa peau noire, un effluve particulier, et Rose-Hardie, femelle blanche, était environnée d'une fragrance originale. Au souvenir de ce bouquet, les narines de Monara palpitèrent.

La chasse lui fit oublier sa blessure. Il rampait, monstre parmi les monstres, vampire armé d'un aiguillon qu'il imaginait planté dans le ventre d'Adonaï.

Il sut tout de suite que les bruits ne le guideraient pas. Un léger vent soufflait dans les branches de ces arbres qu'il n'avait pu voir, mais dont le feuillage paraissait léger, et ce frissonnement, quelle que fût sa douceur, couvrirait celui d'un souffle, encore plus doux.

Il se concentra sur les odeurs, prit le temps d'identifier celle des troncs, de la terre, des feuilles et celle, portée par le vent, de la Steppe.

Il élimina mentalement ces odeurs...

Deux heures plus tard, après cent mètres de reptation, il reconnut l'arôme de la peau de la Blanche, semblable au parfum capiteux de la femelle en chaleur.

Il se coula entre deux roches.

Il ne lui restait plus qu'à attendre le jour.

CHAPITRE XXVI

Aucun nuage ne retarda les premiers feux de l'aurore. La sombre coupole de la nuit bascula d'est en ouest et avant que de sa sphère apparût le premier cercle, le soleil cardinal dispensa ses rouges fanaux le long du plat-bord de l'horizon.

Dès que la lumière le lui permit, Adonaï regarda autour de lui. La forêt sèche était constituée d'arbres morts, et bien que la sève ne montât plus dans ses troncs, le feuillage était fixé aux rameaux, pour l'éternité. Déshydratées depuis des lustres, les feuilles rondes étaient légères et aériennes comme des plumes et leur masse jaune paille flottait, ballon captif, brouillard végétal qu'un seul battement d'aile d'oiseau aurait troublé aussi sûrement que les pattes grêles d'un anophèle brouillent l'eau immobile d'un étang.

La dernière marche des contreforts avant la pente nue était caillouteuse. La forêt sèche s'étendait sur un chaos et, par bonheur, Rose-Hardie et Adonaï s'étaient lovés dans une fracture. L'amas de roches formait des grottes, des terriers, des caveaux et des oubliettes. Souvenance de temps humides, un lichen noirci mouchetait les faces internes des failles. Une érosion immémoriale avait arrondi les blocs.

Rose-Hardie s'étira et Adonaï baisa sa bouche adorable. Quelques cheveux fous s'étaient échappés de sa tresse et s'entortillaient sur ses tempes et sur sa nuque. Elle enlaça le Celte Noir.

— J'ai faim et j'ai soif, dit-elle doucement.

Elle ne se plaignait pas.

— Quand les trois astres atteindront le zénith, nous serons saufs, promet Adonaï.

— Puisses-tu dire vrai, amour...

— Debout ! ordonna Adonaï, enjoué.

— Je te dois l'obéissance en tout ! répondit la Blanche, sur le même ton. Tous tes vœux seront exaucés...

Mais en se retournant, Rose-Hardie vit, à travers les troncs desséchés, l'étendue de la steppe.

Les Albinos déformés avaient repris leur lente marche.

Rose-Hardie grimaça.

— Fuyons ! dit-elle.

Et, avec la grâce d'un cabri, elle sauta sur le roc le plus proche.

Monara fut réveillé par un rai de lumière qui, venu d'une trouée dans la voûte jaune, frappait directement ses yeux. Il bondit et sa

jambe blessée se déroba sous lui. Il jura. Comment avait-il pu s'endormir ? Il huma l'air environnant. L'odeur des fugitifs était toujours présente, mais beaucoup plus ténue que pendant la nuit. Prudemment, Monara leva la tête et observa alentour.

Rien. Les fugitifs s'étaient éloignés.

Il ramassa son sabre et se coula entre les failles. Dans une anfractuosité, le lichen était écrasé. Il se mit à genoux et flaira. La fragrance de la femelle blanche !

Il tourna la tête. La ceinture du chaos n'était pas très large. D'un côté, la steppe – il cracha de dégoût en distinguant les affreuses silhouettes des Albinos, cependant bien moins effrayantes que sous l'éclairage crépusculaire – de l'autre côté le flanc abrupt et nu de la montagne. L'à-pic était impressionnant et étonna Monara qui avait toujours cru, pour ne l'avoir vu que de la plage, que le mamelon grimpait en pente douce.

Il s'avança de ce côté. S'ils s'étaient trouvés sur cette pente aride, les fugitifs auraient été aussi visibles qu'un nez au milieu de la figure.

En pensant nez, il revit les Rhinos et cracha encore de dégoût.

Adonai et Rose-Hardie avaient traversé la steppe. Ce n'était donc pas pour revenir en arrière. Ils avaient avancé le long du chaos, Monara en était certain. Il fut intrigué. Que cherchaient-ils ? Quel était leur but ? L'autre côté de la montagne ? Qu'espéraient-ils y trouver ?

Au diable ces questions ! Il fut persuadé que c'était la folie qui guidait les fugitifs. La folie d'avoir échappé à la Mort Lente. La folie d'avoir vécu aux premières loges l'agonie de leurs congénères. La folie d'avoir été conviés au sacrifice des enfants livrés aux Cônes. La folie communiquée par la vision des Pourpres et des Albinos.

La folie du gibier qui sait que sa fin est proche.

Monara ricana.

Il imagine son retour parmi les Bleus.

Il serait l'invincible Monara, celui qui avait osé franchir les limites, celui qui avait vu et qui était revenu.

N'était-il pas en train de gagner l'immortalité ?

Il franchit quelques fractures et monta au sommet d'un roc énorme.

Il poussa un rugissement sourd : à deux cents pas devant lui venait de sauter la flamme blonde de la chevelure de Rose-Hardie.

Il les tenait à sa merci. Il ne se pressa pas. Il examina sa blessure. Il ne ressentait plus aucune douleur.

Adonai tint la main de Rose-Hardie et ils sautèrent du dernier roc sur le tapis d'une mousse humide dans laquelle ils s'enfoncèrent jusqu'aux chevilles.

— La mangrove, dit Adonai.

Ils avaient suivi la courbe de chaos et se trouvaient maintenant de l'autre côté de l'île à un point où la savane arbustive, la savane herbeuse, la steppe et la forêt sèche, toutes amincies, faisaient jonction et disparaissaient dans l'étendue des rhizophores.

Au pied du pan vertical de la montagne qui semblait avoir été tranchée par la lame d'une gigantesque guillotine qui aurait coulissé du ciel, les rhizophores étaient piqués dans une vase brunâtre troublée par de grosses bulles, sorte de cloques qui n'éclataient pas.

Cette zone était plongée dans l'ombre éternelle.

— Vois-tu, Rose-Hardie, dit Adonai, il nous reste à longer la mangrove. Dans peu de temps nous trouverons la plage et nous rejoindrons notre vaisseau...

Ils firent quelques pas dans la mousse en putréfaction et tombèrent en arrêt sur ce que leur cachait, à droite, la dernière borne du chaos.

— Ainsi, murmura Adonai, atterré, c'est ici l'aboutissement de leur calvaire...

Les Albinos étaient au nombre de quatre et ils n'avaient rien à s'envier. Ils portaient les mêmes tares : nez monstrueux, oreilles gigantesques, goitres hideux, scrotum éléphantique.

Ils étaient terriblement occupés.

Leur besoin de larves géantes contredisait les découvertes de la science. Chez eux l'organe créait la fonction.

L'organe, c'était l'ongle de leur index, démesuré, véritable rasoir à l'aide duquel ils s'entaillaient le pénis, modeste excroissance sur le sac gonflé.

Ils faisaient ainsi jaillir le sang. A quelle mémoire ce geste correspondait-il ? Était-ce le souvenir des saignées faussement salvatrices ?

Caché dans une fracture de l'aboutissement du chaos, Monara contemplait aussi ce spectacle.

Il réfléchissait.

Il avait vu les pieds des fugitifs s'enfoncer dans la mousse putride. Là, il ne pourrait courir. S'il laissait les fugitifs prendre de l'avance, il risquait de ne pouvoir les rejoindre.

Le regard d'Adonai abandonna les Albinos et se porta sur la mangrove. Les rhizophores lui communiquaient une sourde angoisse. L'allure de ces végétaux dont la racine était double, le tronc épais par rapport aux deux branches menues qu'il portait à la base d'une excroissance terminale, lui inspirait une image.

Il ne se confia pas à Rose-Hardie.
Il n'eut pas le temps de le faire.
Sabre haut, Monara s'élança.

CHAPITRE XXVII

Adonaï poussa Rose-Hardie qui tomba dans la boue, fit un pas de côté et évita de justesse la lame du sabre qui lui aurait fendu le crâne.

Déséquilibré, le Celte Noir enfonça le genou dans l'écume putride et chercha à saisir les jambes du Bleu. Celui-ci leva à nouveau son sabre. La lame siffla aux oreilles d'Adonaï. Il se releva vivement.

Le Bleu et le Noir se firent face.

Rose-Hardie s'était écartée et se mordait les mains.

— Tu vas mourir, incendiaire ! rugit Monara.

Adonaï fixait son regard sur la lame. Par rapport au pouvoir destructeur d'un gun-laser, cette arme était dérisoire, mais contre un homme aux mains nues, elle donnait un avantage qui pouvait être définitif.

Bien qu'il n'eût jamais pratiqué le corps-à-corps, forme de combat que le jet-laser avait rendue désuète dans l'empire du Grand Plus, Adonaï sut que le seul moyen de garder la moindre chance de vaincre était de concentrer son regard sur l'arme et sur le bras qui la tenait.

Vif comme l'éclair, ce bras se porta en avant.

Adonaï esquiva la broche, saisit le poignet du Bleu et le projeta à cinq pas de là.

Véritable chat sauvage, Monara se releva et, pointant son sabre à l'horizontale, se rua en avant. La mousse gicla sous ses pieds.

Adonaï se déroba encore, mais la lame fendit son flanc, à hauteur de la hanche. La douleur paralysa le Celte Noir. Monara leva le bras. Adonaï roula sur le côté.

Le Bleu accompagna son mouvement et ce ne fut pas la lame mais son poing fermé qui frappa durement le front du Celte.

Il vit mille étoiles et tomba à la renverse, sur le dos, la tête enfoncée dans la glu et les narines dépassant à peine de la boue pestilentielle.

Alors, jambes écartées, Monara prit son sabre à deux mains et l'enfonça dans le cœur d'Adonaï, le clouant dans la vase d'un puissant ahan.

La bouche du Celte s'ouvrit.

Il hoqueta.

La mort brutale immobilisa ses membres.

Dans ses yeux grands ouverts le reflet des nuées remplaça les lumières de la vie.

Le Bleu poussa un long cri de victoire.

Lui répondit la plainte aiguë de Rose-Hardie qui se jetait, haineuse, sur l'assassin.

Rien n'aurait pu le ravir davantage...

Il gronda de plaisir.

Il empoigna la natte de la Blanche et lui tira la tête en arrière, à lui briser les vertèbres.

Le souffle coupé, elle tomba à genoux.

L'emprisonnant entre ses cuisses, son bourreau tenta de la chevaucher, mais la cavale se déroba et ils roulèrent dans la vase. Le Bleu lâcha son sabre qui disparut dans le bourbier. Il raffermi sa prise sur la crinière de la Blanche et la força à se cabrer.

Ils étaient couverts de limon.

Tendue, la gorge de Rose-Hardie ne pouvait émettre qu'un râle de désespoir.

Monara retrouva son sabre et la lame tachée de boue et de sang entailla le cou fragile.

La natte était la bride et le sabre le mors.

À deux pas du cadavre de son époux, Rose-Hardie s'avoua vaincue et appela la mort de toutes ses forces.

Le monstre s'installa entre ses cuisses. Son épieu cherchait la fleur délicate. Il ne pouvait s'aider de la main. Il trouva l'ouverture et Rose-Hardie fut doublement épouvantée.

Là-bas, plus loin, les rhizophores *la regardaient !...*

Au moment du spasme, le Bleu l'égorgea.

Alors, dans l'ombre moite du rhizophoria, des centaines d'yeux étincelèrent...

CHAPITRE XXVIII

Sous son habit de fange visqueuse, Monara parut s'enflammer. Très vite il fut en proie aux fièvres pourpres. L'instant d'après, devant ses pupilles s'installa la cataracte opaque et il fut Albinos. Des frémissements parcoururent son corps, annonçant l'enflure de son nez qui parvint à la maturité de Rhino en l'espace de quelques secondes. Puis le Rhino devint Chéloïde et le Chéloïde Goitreux.

Monara subissait les stades de l'Evolution.

Il se boursofla de toutes parts. L'adénome de ses glandes viriles le prit et ses jambes s'écartèrent sous la pression de l'énorme sac adipeux.

En franchissant l'au-delà des palmes, il avait activé son temps et accéléré sa fin...

Des filaires, vers microscopiques assoupis dans sa peau d'homme-vecteur, tare inoculée par ses pères, se réveillèrent et commencèrent à tisser à la surface et dans le derme de ses joues, de son front, de ses tempes, de ses lèvres, de son nez et de ses oreilles grotesques des réseaux de galeries.

Peu à peu la chair se retira du visage de Monara, mettant à nu les os et les dents.

Seules les orbites furent épargnées.

Les orbites et les yeux...

Le visage du Bleu ne fut plus qu'une tête de mort de laquelle pendaient de fins lambeaux de chair déliquescente.

Le cloaque de la mangrove était le cimetière des Bleus qui avaient atteint le stade ultime de morts vivants et d'hommes-végétaux.

D'entre les jambes pétrifiées fusèrent des éclairs argentés.

Les ichtos...

Ils naissaient dans le cloaque et mouraient dans les eaux claires de la baie. Ils empruntaient le chemin inverse de leurs victimes. Ils puisaient leur huile dans le futur des Bleus et revenaient dans leur présent distiller l'ivresse et la mort lente.

L'île était un cercle, un serpent qui se mordait la queue, faussement assoupi pour les siècles des siècles.

Seuls les yeux de Monara survivraient.

Ils contiendraient la stupéfaction du puni, le renoncement de la victime condamnée et l'image du châtiment éternel.

En rampant, le batracien à tête de mort entreprit de rejoindre ses semblables.

Il rampait et son ventre de saurien creusait dans la fange une

ornière qui se refermait aussitôt.

Il toucha la première ligne des rhizophores. Là, il se redressa, écarta les bras et, les jambes plantées dans la lie putride, il se figea à jamais.

FIN

Achevé d'imprimer en mai 1985
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

Dépôt légal : juillet 1985.

Numérisation : mai 2014

Imprimé en France

1 *Le Celte noir*, collection Anticipation, Fleuve Noir.

2 Voir *Le Celte noir*.

ANTICIPATION

MICHAËL CLIFDEN

LES HOMMES-VECTEURS

Avec les Survivants qu'il a arrachés aux ténèbres du canal calédonien, Adonai, le Celte Noir, vole vers les Terres Bleues de l'Asiasie, paradis mythique de la mémoire collective des Métropolitains.

Mais pourquoi ces îles ensoleillées ont-elles été abandonnées aux Bleus, peuple dont les plaisirs raffinés sont inégalables?

Quand les portes du Paradis s'ouvrent sur l'Enfer...

Déjà paru dans la série ADONAI:

1328 - Le Celte Noir



9 782265 030442

Doc. Patrick MAGAUD
(Tim White)